

POLICE MAGAZINE



LA MINUTE ÉMOUVANTE

Les inspecteurs de la Police judiciaire et de la Brigade mobile remontent le cadavre de Brunet, emmaillotté dans son lugubre treillage de fer et lesté de briques. Lire, page 12, l'intéressant article sur le crime atroce de Mouvault. (R.)

DIRECTION
ADMINISTRATION
RÉDACTION

30, Rue Saint-Lazare, 30
PARIS - IX^e

Téléphone : TRINITÉ 72-96

Compte chèques postaux : 1475-65

POLICE MAGAZINE

TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS

Remboursés, en grande partie, par de superbes primes.

FRANCE... Un an (avec primes) 50 fr.
Un an (sans prime) 37 fr.
Six mois ... 26 fr.

ÉTRANGER... Un an... 65 fr.
Six mois ... 33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.

Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.

DES POMPIERS INTRÉPIDES



Au cours de la fête annuelle des pompiers de New-York a été présenté, de la manière originale que représente notre cliché, un nouveau mode de protection contre le feu. Il s'agit d'un costume en « asbeste », matière ininflammable, et également réfractaire à la chaleur.

Les pompiers, que l'on voit sur notre photo revêtus de cette combinaison qui les fait ressembler à des scaphandriers, furent invités à jouer une partie de cartes, que l'on devine acharnée. En même temps, on répandait autour d'eux de nombreux bidons d'essence, auxquels le feu fut mis par les soins d'un complice.

Parmi les flammes qui se tordaient

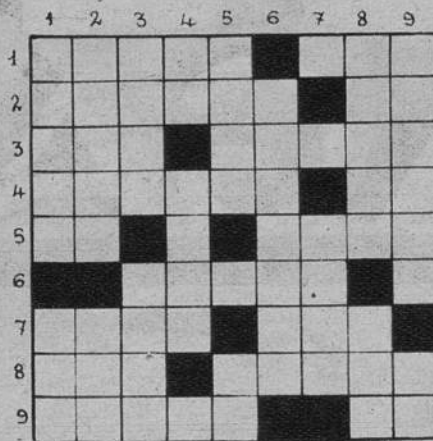
autour d'eux, nos hommes, — respirant par le moyen d'un tube d'oxygène relié à leur cagoule — continuèrent tranquillement le match, qui se termina, dit-on, par la victoire du pompier de droite. Celui-là même qui abat triomphalement un atout maître...

L'histoire ajoute qu'il était temps que l'expérience finit. Car si les hommes, simplement, avaient un peu sué sous leurs curieux accoutrements, leurs chaises et la table, pieds brûlés, s'effondraient petit à petit sous leur poids.

Cet intéressant essai a produit, sur la foule assemblée, une impression énorme. (K.)

Les mots croisés de "Police-Magazine"

Problème.



HORIZONTALEMENT :

1. A perpétuité, c'est terrible ! — Sorte d'enveloppe contenant quelquefois des malices.
2. Ville française. — Petit mot d'enfant gâté et volontaire.
3. Antique patriarcale. — Pris de passion soudaine.
4. Grand navire à voiles. — Tellement, ou encore conditionnellement.
5. Terminaison de verbe à l'infinitif. — Fabriqué de toutes pièces et avec art.
6. Tout homme a le sien, plus ou moins ressemblant.
7. Choc physique ou moral. — Préfixe pour l'aviation.
8. Subjonctif d'un verbe gai. — Petit chemin fleuri et ombreux.
9. Réunion de petites îles. — Les quatre termes, sous la protection du dieu Terme.

VERTICALEMENT :

1. Rebord entourant le tapis d'un billard. — Un appel, un son.
2. Vive affection. — Ancien dialecte du Nord.
3. Ville du centre de la France. — Frayeur subite, en langage populaire.
4. Négation. — Appareil pour le chargement des navires.
5. Prince troyen, héros d'une épopée célèbre. — C'est un maître en son genre.
6. Très particulier.
7. Qui existe réellement.
8. Parfumé avec une substance aromatique, très agréable au goût. — Roue à gorge d'une poulie.
9. Contient des fiches, des papiers : il est alors très plein ; quand il est judiciaire, il doit être vide.

Solution du problème précédent.

1	A	V	E	U	X	C	A	S
2	R	I	N	G	E	U		
3	M	A	G	I	S	T	R	A
4	E	L	A	N	A	E	R	A
5	A	G	E	N	T	R	I	
6	T	E	S		S	E	N	
7	A	I	R		B	L	E	T
8	N	O		B	I	E	R	E
9	A	S	S	I	S	T	R	I

12 Mois de Crédit

Ne pas confondre nos montres de précision, boîtes fortes, mouvement ancre, avec les montres cylindriques, boîtes très légères, souvent offertes au public.



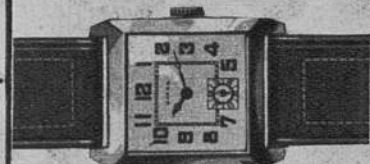
N° 56. Montre or, 18 carats, forme rectangle, coins vifs (ancre 15 rubis). Frs. 480. »
Payable 40 fr. par mois.



CARILLON

4/4 sonnant alternativement et à volonté l'air de Westminster ou de Trinité, garanti 5 ans, franco de port et d'emballage.

N° 78. Haut, 0^m,76, chêne clair ou foncé, façon noyer, sculptures soignées prises dans la masse, 3 glaces biseautées, serties cuivre. Frs. 546. »
Payable : 45 fr. 50 par mois.



N° 64. Montre argent, forme carrée (ancre 15 rubis). Frs. 228. »
Payable 19 fr. par mois.

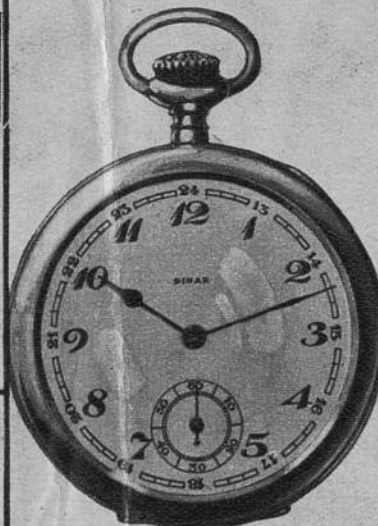
N° 65. Montre plaqué or, garantie 10 ans, même forme. Frs. 228. »
Payable 19 fr. par mois.

N° 66. Montre or, 18 carats. Frs. 792. »
Payable 66 fr. par mois.

MANTEAUX EN PELUCHE

N° 50. Manteau élégant, véritable peluche "Gelko", grand col boule et parements de manches, entièrement doublé broché soie. Frs. 360. »
Payable 30 fr. par mois.

N° 52. Manteau très élégant, véritable peluche "Gelko" entièrement doublé broché soie, grand col forme nouvelle et parements garnis fourrure imitation haute laine. Frs. 576. »
Payable 48 fr. par mois.



Mouvement ancre, 15 rubis, levées visibles, spirale Bréguet, balancier coupé, mise à l'heure par la couronne.

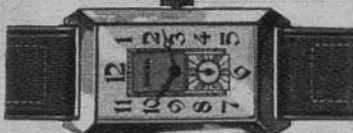
N° 68. Modèle acier. Frs. 156. »
Payable 13 fr. par mois.

N° 69. Modèle métal. Frs. 156. »
Payable 13 fr. par mois.

N° 70. Modèle argent. Frs. 228. »
Payable 19 fr. par mois.

N° 71. Modèle plaqué or, garanti 10 ans. Frs. 300. »
Payable 25 fr. par mois.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE N° 66.



N° 93. Montre chromée, forme rectangulaire à cornes, biseau moderne, fond galbé. Frs. 240. »
Payable 20 fr. par mois.

N° 94. Modèle argent (même modèle). Frs. 284. »
Payable 22 fr. par mois.

N° 95. Modèle plaqué or, garanti 10 ans. Frs. 288. »
Payable 24 fr. par mois.

8 jours d'essai

garantie 5 ans

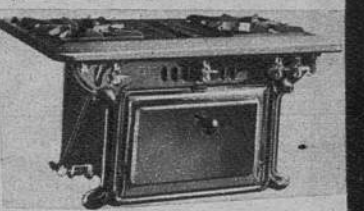
1^{er} versement après la livraison



N° 59. Montre or, 18 carats, forme tonneau, ciselures appliquées (ancre 15 rubis). Frs. 516. »
Payable 43 fr. par mois.

RÉCHAUD A GAZ N° 10

Dimensions : 64 x 30 x 34, avec four à rôtir et à pâtisserie, pouvant se chauffer dessus et dessous, bec du milieu réversible, rampe cuivre invisible, brûleurs d'une seule pièce. Cet appareil spécialement étudié réalise une économie de 60 p. 100. En fonte émaillée partout, vert, bleu ou brun, dessus, façade et côtés, rampe cuivre. Frs. 420. »
Payable 35 fr. par mois.



BULLETIN DE COMMANDE P. O. 4.

Je prie la Maison GIRARD et BOITTE, à Paris,

de m'envoyer un que je paierai par mois au compte Chèques postaux 979, Paris.

Fait à le 193

Nom et prénoms.

Profession ou qualité.

Domicile.

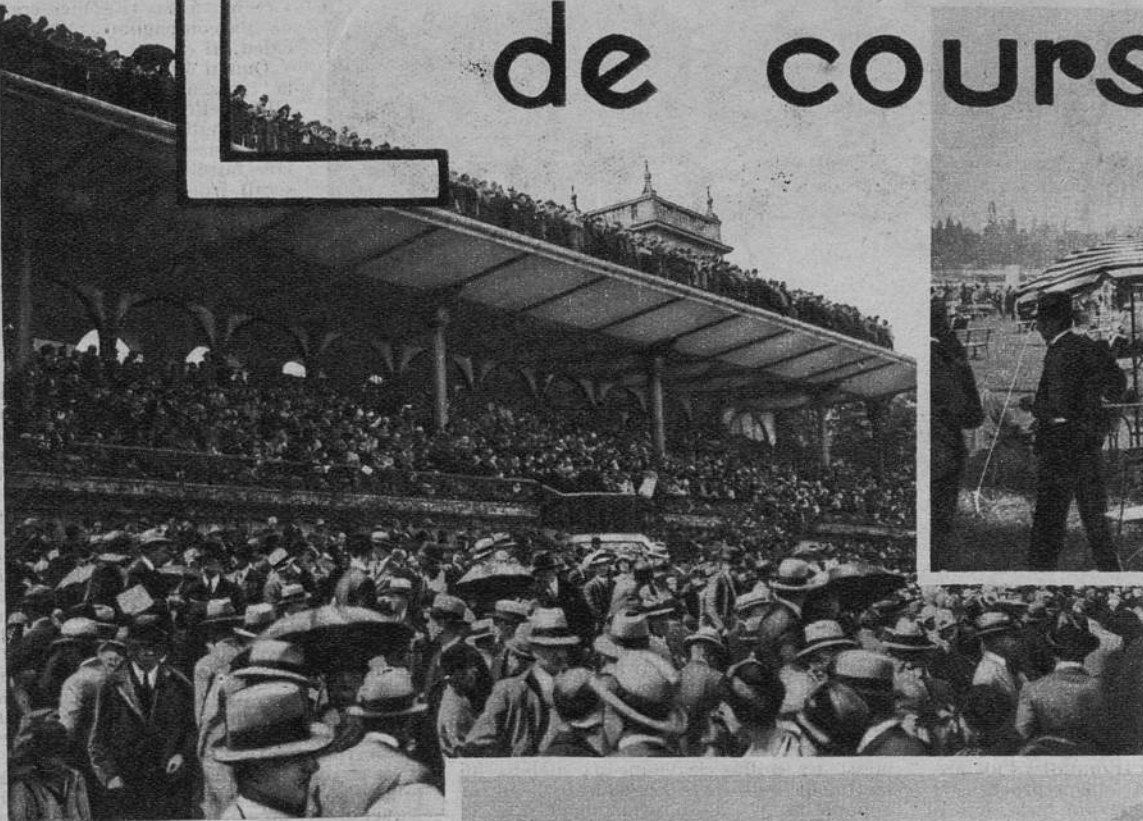
Département.

Signature :

Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

les ECUMEURS de champs de courses



La foule au pesage de Longchamp le jour du Grand Prix. (Rol.)

III

Cucume et Chocolat.

Cucume et Chocolat... Non, il ne s'agit nullement de clowns faisant les beaux soirs d'un cirque parisien.

Cucume est un homme et Chocolat un cheval.

Voyons l'homme d'abord. Cucume n'est pas un nom, mais un surnom. Cucume est un grand gars au cheveu paille et au teint olivâtre. Comme il est grêlé tel une écumeoire, on le surnomma d'abord : « Ecumeoire » ; puis « Cumeoire », puis « Cucume ». Tout le monde le connaît sur les champs de courses de la région parisienne. On affirme même l'avoir aperçu un de ces derniers janviers sur les hippodromes de la Côte d'azur. Son véritable nom ? D'aucuns disent qu'il l'ignore lui-même. En tout cas il feint de l'ignorer.

D'où vient Cucume ? On assure qu'il fut lad d'abord et qu'il débuta chez Barker senior, mais que, grandissant trop vite, il dut bientôt laisser ça là et chercher un autre moyen d'activité pour gagner son pain quotidien.

Malheureusement, Cucume étant d'un naturel paresseux — on murmure qu'un cheval souffrant du cuir chevelu laissa sa crinière dans la main de notre phénomène — il pensa vivre de l'activité des autres, ce qui n'est pas si bête que ça, avouez-le.

Et il se fit tuyauteur. Oh ! tuyauteur très honnête pour commencer. Quand il donnait un cheval sûr, c'est que vraiment il y croyait.

Evidemment, peu à peu, les affaires devenant très dures et la vie de plus en plus chère, il élargit cette certitude et donna également des chevaux qui lui semblaient être de bonnes affaires parce qu'ils avaient quatre jambes comme les autres et une cote fort rémunératrice en cas improbable de victoire.

Très souvent, on l'entendait dire à l'oreille d'un naïf :

— Jouez *Vélocipède IV*. C'est un coup sûr. Je n'ai que ça pour la journée, absolument que ça, mais c'est du couru.

Et quand le joueur difficile à la détente ripostait :

— Non, *Vélocipède* ne me dit rien. Cucume, qui n'avait que ça pour la journée, proposait simplement :

— En voulez-vous un autre (sic) ? Cucume, « qui était toujours sans un », trouvait le moyen de vivre de ses tuyaux.

D'abord, comme nous l'avons dit, il donnait des chevaux qu'on lui avait réellement recommandés, mais, malheureusement, ces chevaux arrivaient assez souvent et la récompense oscillait entre cinq et vingt francs. C'était vraiment peu pour un homme qui donnait des cotes.

Alors Cucume changea son trafic d'épaule. Il s'efforça de donner des chevaux qui n'avaient aucune chance. Pour ceux-là, il choisissait une bonne poire, un naïf de derrière les fagots. Et c'était le grand talent de Cucume de dénicher, à l'arrivée de la foule pelousarde, le joueur débutant, l'homme (et rarement la femme) qui venait sur un champ de courses pour la première fois.

Avec ces superapprentis, la pièce était facile à jouer.



Vue générale du champ de courses de Cannes. (Rol.)

Cucume les entreprenait, leur indiquait où il fallait acheter le programme et comment on devait demander un cheval au guichet du Mutuel selon qu'on le voulait gagnant, placé ou gagnant et placé.

Il rectifiait, en bon initiateur :

— Non, quand on veut jouer le cheval portant le numéro 1 on ne demande pas : « le un ». Il faut dire dans ce cas : « Donnez-moi l'as ! »

Peu à peu, Cucume donnait confiance au « bleu » et lui glissait finalement son tuyau dans celui de l'oreille.

Cela fait, il ajoutait :

— Venez avec moi. Donnez-moi cent francs. Je vais le jouer pour vous. Je porte bonheur comme le fameux compagnon de saint Antoine.

Le naïf donnait le billet, et Cucume simulait le jeu.

Avant d'aller voir la course, no-

Il n'est pas rare, à la réouverture annuelle des courses, de voir les turfistes réunis autour de braseros. (W. W.)



Le pesage au champ de courses de Saint-Cloud. (Rol.)

tre homme sortait à sa future victime un deuxième tuyau ! — Celui-là, ce sera dans la quatrième. Il est encore plus sûr que le premier. Nous ferons le paroli.

— Le paroli ? Qu'est-ce que c'est que le paroli ? — On reporte le tout sur le tout. Non, vrai, vous n'y connaissez rien. Heureusement que vous m'avez trouvé.

Vous devinez la suite. Comme Cucume donnait deux chevaux impossibles, si la mauvaise chance faisait gagner le premier il eût fallu un miracle pour faire arriver également le deuxième.

Eh bien, cette mauvaise chance double faillit un beau jour compliquer singulièrement la vie de notre Cucume.

C'était sur le champ de course de Maisons-Laffitte, Cucume avait amorcé et ramené un superbe sergent-major de l'infanterie coloniale qui, débarqué d'Afrique la semaine précédente, venait se promener à Maisons-sur-Seine avec un gentil matelas sur le cœur.

Cucume parvint à convaincre notre sergent-major de la victoire d'un extrême veau dans la première et d'un tocard à trois pattes dans la quatrième. Le premier impenable s'appelait *Vaseline*, et le deuxième *Chocolat*.

Ce fut d'ailleurs ce jour-là Cucume qui faillit être... chocolat.

Au cours de la première épreuve, il y eut une formidable bousculade suivie d'une erreur de parcours pour tous les chevaux de la course, tous sauf un :

Vaseline. Et *Vaseline*, à la stupéfaction de son jockey, se trouvant seule dans la ligne droite, gagna confortablement de douze longueurs !

Mais Cucume était tranquille. Il avait fait mettre cinq cents francs sur *Vaseline*, soit (cinq cents francs qui se trouvaient naturellement dans sa poche), mais le rapport de *Vaseline* devait — c'était entendu — aller en totalité sur la chance de *Chocolat* dans la quatrième.

Certes, une inquiétude le mit mal à l'aise. Ce sacré sergent-major, qui n'y connaissait rien et n'avait pas



voix au chapitre logiquement, ne voulait-il pas empêcher le rapport de Vaseline et lâcher Chocolat !

Ah ! quelle salive Cucume dut user pour empêcher cette catastrophe. Il obtint d'abord qu'on jouerait la moitié de la somme placée, puis gagnante et placée, puis gagnante. Enfin, il réussit à remettre en vigueur le précédent accord et le tout de Vaseline alla sur Chocolat gagnant.

Quand la quatrième épreuve fut affichée, Cucume simule encore le report sans réveiller le billet de cinq cents francs remis par le sergent-major, billet qui dormait toujours bien sagement dans une de ses poches.

Hélas ! nouvel incident grave dans la quatrième. Le cheval qui était en tête mit un sabot dans un trou et tomba, entraînant dans sa chute les trois concurrents qui venaient derrière lui.

Il n'y avait plus, assez loin derrière, que trois chevaux, dont Chocolat, qui fermait noblement la marche au milieu de la piste.

Quand les deux autres arrivèrent à hauteur des chevaux effondrés, ils marquèrent un temps d'arrêt et dérobèrent.

Et Chocolat arrive bon premier, battant de trois longueurs les deux autres survivants, que leurs jockeys avaient ramenés.

Déjà Cucume, blanc comme sa chemise — plus blanc que sa chemise même, — cherchait par quelle porte il pourrait prendre la fuite, mais le sergent-major, fou de bonheur, ce naïf qui croyait toucher le gros paquet, une fortune en effet, le tenait par le bras et ne le lâchait pas.

— Pensez-vous que je vais risquer de vous voir filer avec les tickets... Non, non, mon bon... Le coup est trop beau pour que je ne me méfie pas.

Le sergent-major disait ça sur un ton de plaisanterie, mais il ne lâchait toujours pas Cucume.

Mais il y a un dieu pour les bonnes frippouilles — Cucume n'était pas un mauvais garçon — comme pour les ivrognes. Une réclamation déposée contre Chocolat pour avoir coupé nettement au début du parcours le cheval arrivé deuxième fut admise et Chocolat se vit retirer le bénéfice de sa victoire.

Et ce fut encore le sergent-major qui, pour consoler Cucume, l'emmena boire un vulnéraire au buffet et même lui donna une prime de cent francs avec promesse « qu'on se retrouverait le dimanche suivant à Lonchamp ».

Mais le dimanche suivant Cucume ne vint pas. Son émotion avait été telle qu'une de ces jaunisses à faire pâlir tous les Asiatiques le retenait entre les draps.

Remis de cette terrible émotion, Cucume se demanda s'il ne serait pas bon de changer de genre d'escroquerie.

Il se le demanda et conclut immédiatement par l'affirmative.

Malheureusement, l'âge étant venu, Cucume se trouvait à court d'imagination quand, par un bel après-midi d'été, sur le champ de courses du Tremblay, il se lia — comme on se lie sur un hippodrome — avec deux individus à mines aussi patibulaires que la sienne.

Ces messieurs comprirent vite qu'ils n'avaient point devant eux la crème des honnêtes gens et ils se laissèrent aller à formuler quelques vérités sur l'utilité d'une reprise individuelle par le canal de ces innombrables naïfs peuplant les pelouses et autres enceintes hippiques de la région parisienne.

Encouragé par cette familiarité et cette franchise, Cucume raconta à son tour aux deux messieurs quelques-uns de ses exploits et l'histoire plutôt fâcheuse du fameux sergent-major de l'infanterie coloniale.

La réunion terminée, nos trois hommes se retrouvèrent dans un petit café de Vincennes, où ils ébauchèrent une collaboration qui devait, d'après leurs prévisions, être grosse de bénéfices.

Finalement, l'apéritif bu et rebu, on se serra les mains avec des sourires entendus et l'on se sépara sur le même geste : l'index droit sur les lèvres.

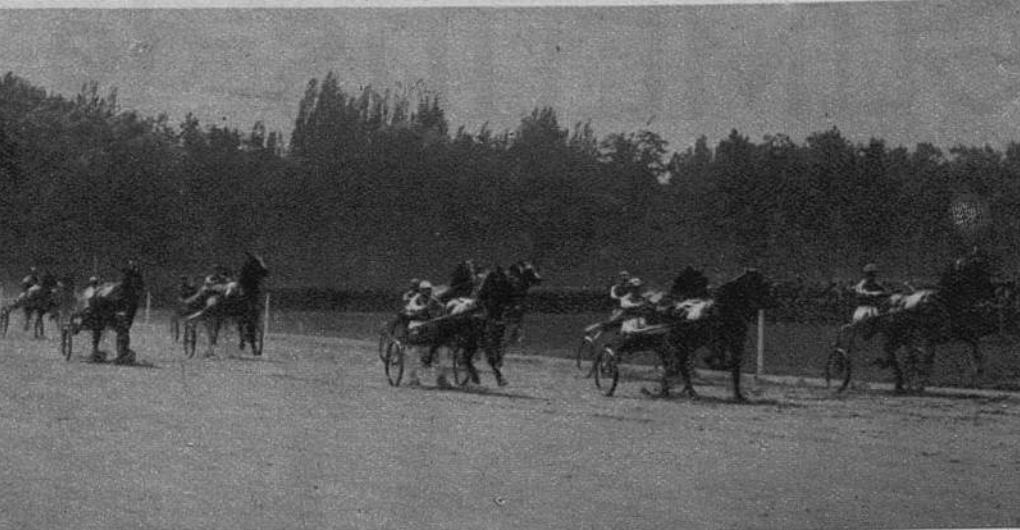
UN FOU CHEZ M. LAVAL

Il s'agit d'un incident si fréquent que les quotidiens le donnent maintenant en quelques lignes qui passent généralement inaperçues.

Un déséquilibré se présentait au lendemain du retour de M. Pierre Laval au ministère de l'Intérieur et demandait à parler au président du Conseil.

Ses propos étant quelque peu décousus, on ne se donna même pas la peine de prévenir le chef de cabinet ou l'adjoint, voire un des attachés du cabinet, mais on manda un commissaire de la Sûreté générale voisine, qui eut tôt fait d'éconduire le pauvre visiteur.

Ce fou demandait à voir M. Laval pour le féliciter de son voyage en Amérique et lui soumettre également des directives per-



Une course de trot attelé à Vincennes. (Rol.)

Le lendemain, il y avait courses à Longchamp.

Ce fut, ma foi, une bien belle journée. Le soleil se mit de la partie, et l'un de ses rayons s'égara sans doute sur le visage de Cucume, car notre ami — laissez-le être notre ami pendant quelques instants — parut souriant des lèvres, des yeux, et j'oserais même dire des cheveux, sa tignasse paille ayant ce jour-là des reflets inattendus.

Cucume avait mis ses habits du dimanche.

Un quart d'heure avant l'affichage de la première épreuve, il pénétra sur la pelouse de Lonchamp du pas tranquille d'un propriétaire sans peur et sans reproches.

Arrivé derrière (ou devant, cela dépend de la façon dont vous le prenez) le buffet Rouzé, il s'arrêta, sortit d'une poche intérieure de son veston un carnet tout neuf et un crayon taillé avec art.

Comme vous l'avez certainement compris, Cucume se donnait les allures d'un de ces books, comme il y en a tant sur la pelouse en dépit de la chasse donnée à ces profiteurs par la police des jeux.

Cucume attendait la poire. Elle vint dès la première course sous les traits d'un Français moyen, ventru, écarlate et chauve.

— Vous... prenez des paris? murmura le petit gros en frôlant Cucume et en clignant de l'œil.

— Comme vous dites, fit Cucume entre les dents.

— A combien me donnez-vous *Oncle Sam*?

— A dix contre un.

— Sans blague!

— C'est comme je vous le dis.

— Si *Oncle Sam* gagne, il ne fera pourtant que du quatre contre un au Mutuel.

— M'en moque. J'ai des renseignements qui me permettent d'être très large.

— Oui, je sais, on dit que cet *Oncle Sam* est l'ombre de lui-même et qu'il tousse comme tous les chevaux de chez Wallace. A mon avis, il s'agit de racontars destinés à lui donner de la cote.

— Peut-être.

— Et vous le donnez vraiment pour dix?

— Pour douze même si vous voulez. Il ne peut pas gagner.

— N... d... D... ! jura le petit gros. Je vous prends au mot. Cent francs sur *Oncle Sam*.

— Va pour cent francs.

Le joueur glissa le billet dans la dextre de Cucume qui lui consacra une ligne sur son carnet en dissimulant cette opération de son mieux.

Un quart d'heure après, des joueurs ayant été rabattus par le petit gros, qui n'avait pas voulu être seul à profiter d'une bonne affaire, Cucume avait reçu douze cents francs de paris sur *Oncle Sam* à dix contre un.

Vous croyez peut-être que notre grêlé ne pensait plus maintenant qu'à filer en cas de victoire dudit *Oncle Sam*?

Point. D'ailleurs était-ce possible? Les joueurs devenus ses clients l'entouraient, méfiants et attentifs.

Et le départ eut lieu. *Oncle Sam* se plaça au milieu du peloton, améliora sa position

après le petit bois, entra troisième dans la ligne droite, fit son effort au pavillon et gagna confortablement de trois quarts de longueurs.

Tête de Cucume ! allez-vous dire. Point. Calme de Cucume au contraire. Quand le résultat devint définitif, c'est-à-dire quand le rouge fut mis, Cucume sortit un large mouchoir de sa poche, non pour pleurer, mais pour s'y moucher trois fois de suite avec une violence assez surprenante...

Il rentra à peine son mouchoir dans sa poche, se disposant à payer les clients dont il était toujours entouré que deux messieurs coiffés de chapeaux melons lui mettaient, à droite et à gauche, la main sur l'épaule. Il y eut un mouvement dans la foule, les clients disparurent comme par enchantement, et l'un des deux hommes en melon coupa une vague protestation de Cucume par ces mots :

— Non, hein, tu ne vas pas dire que tu ne fais pas le book. Voilà trois réunions qu'on te file. D'ailleurs, tu t'expliqueras avec le « spécial » (1).

Deux agents en tenue s'étaient avancés. Les policiers en chapeau melon leur montrèrent leur prise et le bout d'une carte de la Préfecture ; puis Cucume, encadré des deux agents en civil — tandis que ceux en uniforme protégeaient l'arrière du trio — se dirigea mélancolique mais résigné vers la droite du pesage.

Quand ils eurent semé les derniers curieux, plus pressés de jouer que d'assister jusqu'au bout à l'arrestation d'un book, les deux policiers en civil remercièrent ceux en tenue, se dirigèrent sans eux vers le bureau du commissaire spécial ; puis, brusquement, tournant les talons, entrèrent dans le bois avec leur prisonnier.

Près du terminus des tramways de Maillot, les trois hommes s'arrêtèrent et échangèrent rapidement ces quelques phrases :

— Une bonne rentrée?

— Douze cents balles.

— Ça peut faire.

— Allons, on a le filon !... Tout de même, c'est une veine de s'être rencontrés au Tremblay.

Ils ne l'eurent pas bien longtemps ce filon-là. Un mois après, à Saint-Cloud, repérés par le premier joueur du crack *Oncle Sam*, alors qu'ils bavardaient joyeusement devant les tréteaux d'un marchand de limonade, les trois complices furent signalés à de vrais agents qui leur mirent immédiatement la main au collet... et pas pour rire cette fois-ci.

Depuis ce jour, nul n'a plus revu Cucume sur les champs de courses de la région parisienne. D'aucuns assurent qu'il s'en fut se faire... prendre ailleurs, sur certain champ de courses bruxellois où se rencontrent tout ce que le turf compte de célébrités de l'escroquerie.

Réclamation. Mais quelqu'un troubla la fête.

Il fut avant guerre un spécialiste de la réclamation. C'était une vieille dame aux

(1) Sous-entendu : commissaire spécial.

cheveux blancs qui s'installait à la pelouse, où elle arrivait généralement avec deux pliants.

Deux? Oui, deux. Et pourtant elle était seule. Aucun « trésor à sa tite mémère » ne l'accompagnait. Non, ni chien, ni chat.

Quand on l'interrogeait sur la présence du deuxième pliant, elle répondait en souriant malicieusement :

— Vous comprenez, si j'allais faire fortune, mon sac serait trop lourd. Alors, je le poserais sur le deuxième pliant.

En réalité, ce deuxième pliant était un outil de travail. Car la vieille madame travaillait, et le plus malhonnêtement du monde en dépit de son visage respectable et de son allure d'ancienne dame d'honneur de l'impératrice.

Oh ! elle ne travaillait pas tous les jours, mais seulement quand il y avait réclamation.

Alors, là, c'était la grosse besogne. Elle flairait le client, et quand elle l'avait trouvé elle risquait un de ces coups d'audace qui font époque dans la vie d'un escroc.

Tout d'abord, on la voyait tourner autour des barques et, de son parapluie dont l'extrémité inférieure était prolongée d'une pointe, ramasser rapidement par paquets des tickets jetés dès la fin de la dernière épreuve.

Cela fait, elle ne conservait que les tickets des chevaux portant les numéros ressemblant le plus à celui du gagnant : le 6 pour le 8, le 3 pour le 5, le 1 pour le 11, etc., ou le contraire, naturellement.

Pour plus de précision, supposons que le gagnant de la course — gagnant contre lequel on réclame — soit le 6. Notre vieille dame a ramassé plusieurs tickets du 8. Cela fait, pour que la confusion soit possible, elle macule de boue ledit numéro afin de laisser supposer, pour quelqu'un qui ne regarde pas de très près, que le 8 est un 6.

Alors notre bonne madame s'approche du client repéré et geint :

— C'est bien ma veine... J'ai le 6... Vous allez voir qu'ils vont me le distancer. Le client tente une consolation :

— La réclamation peut aussi n'être pas admise.

— Vous croyez?... Et, si le résultat était maintenu, combien pensez-vous que mon 6 rapporterait?

— Trente ou trente-cinq francs pour cent sous.

— Ah !... Oui, mais je n'ai tout de même pas confiance. J'ai une cerise folle en ce moment, je vous dis. Si quelqu'un voulait mes tickets du 6 pour quinze francs je les donnerais bien volontiers.

Le client alléché s'informe aussitôt :

— Vous en avez pour beaucoup?

— Pour cinquante francs.

— Eh bien, je suis preneur, madame.

Aussitôt la vieille dame met dans la main du client, ses tickets qu'elle a montrés rapidement afin de faire tout juste croire que le 8 est un 6. Elle tient ensuite la main du client fermée dans la sienne et dit :

— Je crois que vous faites une bonne affaire. Avec moi, le cheval serait distancé. Mais, attention, mon mari pourrait voir notre trafic. Ça ferait une histoire à n'en plus finir. C'est le vieux monsieur qui s'approche de nos deux pliants (d'où la nécessité sans doute du deuxième pliant) et qui justement regarde de ce côté. Mettez les tickets dans votre poche jusqu'à mon départ et glissez-moi les 150 francs tandis que mon mari regarde d'un autre côté.

Le client peut-il douter de l'honnêteté de cette vieille dame qui a un mari d'apparence également fort honorable, et pour cause? Il empoche provisoirement les tickets, verse les cent cinquante francs et, persuadé qu'il vient d'être très malin, il laisse la vieille madame inquiète disparaître dans la foule avec ses deux pliants... mais sans le vieux mari, naturellement.

Ce coup fut fait, vous allez rire, à un commissaire de police de Seine-et-Oise qui, amateur d'hippisme, était venu améliorer la race chevaline sur le champ de courses d'Auteuil.

Il en rougit encore de honte !
(A suivre.)

JEAN KOLB.

— Il ne parlait pas comme tout le monde? répéta Clemenceau. Mais, malheureux, vous avez sans doute renvoyé le seul homme raisonnable !

L'huissier ne comprit pas la plaisanterie et s'excusa :

— Oh ! monsieur le Président, si j'avais su !

Prochainement :

Zone d'Insécurité

reportage sur la police des régions insoumises

Bloc-Notes de la Semaine



Le mystère de l'assassinat du typographe Louis Brunet, qui avait disparu depuis de longues semaines, a été éclairci. Brunet a été assassiné par Norbert Mouvaull, qui lui reprochait d'avoir été l'amant de sa femme. Le crime a eu lieu devant René Plisset, qui a ensuite tout avoué à la

justice pour se disculper. Sa complicité est pourtant nettement établie, puisqu'il aida Mouvaull à jeter le cadavre dans la Seine. A gauche : Louis Brunet, la victime. Au milieu : un scaphandrier cherche dans la Seine le cadavre de Brunet. A droite : l'assassin Norbert Mouvaull. (R.)



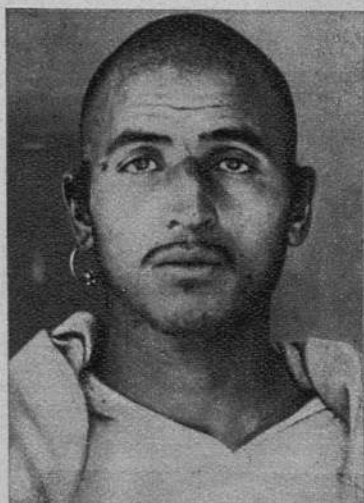
M. Xavier Guichard, directeur de la Police judiciaire (le deuxième à partir de la gauche), dirigeant les opérations des recherches du corps de Louis Brunet dans la Seine. (R.)



Le juge Wilkerson, qui a montré du courage en condamnant Al. Capone à la prison pour fraude fiscale. (R.)



Ce cheval policier anglais devenu aveugle à la suite d'un coup reçu dans une manifestation a été hospitalisé dans un asile destiné aux chevaux de police réformés. (I. P. S.)



Hamdame ben Mohamed, condamné à mort à Fez, sera-t-il le premier homme guillotiné au Maroc, ou M. Doumer le gracierait-il? (W. W.)



Bronislawa Wojerwoda tua son amant, qui l'avait giflée. Elle a été condamnée à Paris à 18 mois de prison. (R.)



Le détective Ashelbé, qui a inventé une pâte plastique permettant de relever et de transporter toutes empreintes. (D.)



Le prince George Matchabelli, qui vient d'être arrêté à Washington sous l'inculpation d'espionnage en faveur des Soviets. (R.)



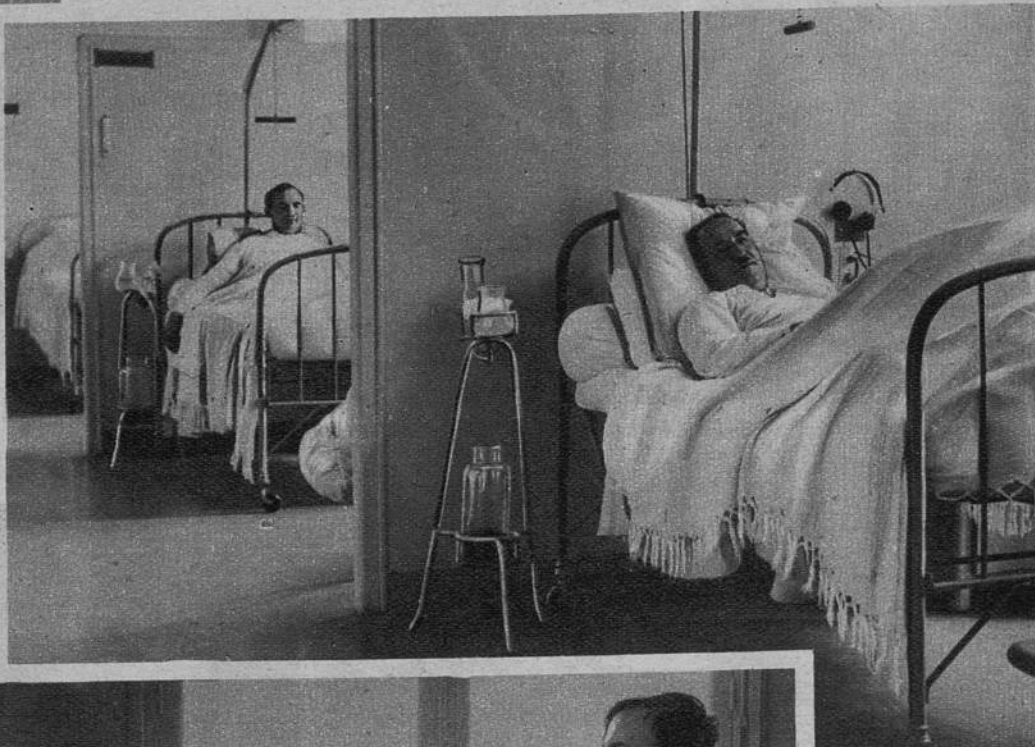
Le serrurier d'Arcueil-Cachan Gaston Binbard, qui tua son associé, a été acquitté, mais devra payer 20 000 francs de dommages. (R.)



Un mineur du Kentucky, au cours d'une manifestation organisée par les mineurs en chômage, tua un sheriff. Il vient de passer en jugement devant le tribunal d'Harlan. Il n'a pas été trop

sévèrement condamné, étant donné qu'il s'était trouvé mêlé à une bagarre et n'avait pas eu l'intention de donner la mort. Cette photo représente un aspect curieux de la cour américaine. (A. P.)

LA MAISON DE SANTÉ



La T. S. F. installée à chaque lit distrait les blessés. (S. G. P.)

centaine d'agents avaient été ou blessés ou contusionnés, que des sommes d'argent assez importantes arrivèrent à la Préfecture pour les victimes du devoir. C'est alors que M^{me} Chiappe, femme

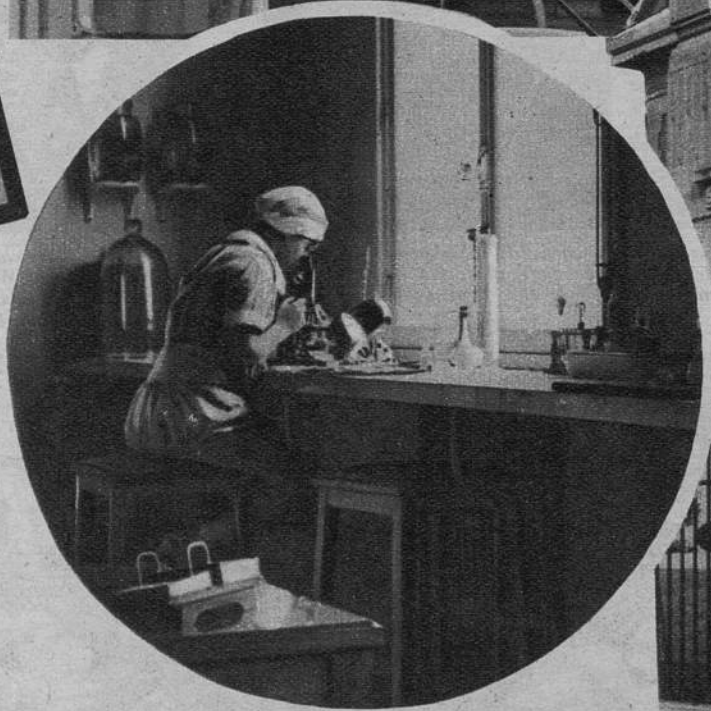
A gauche : Un agent blessé est amené dans la salle d'opération. (S. G. P.)



Au-dessus : La plaque commémorative de la fondation de cette maison. (S. G. P.)

Les gardiens de la paix qui assurent dans la capitale un service rude et parfois périlleux disposent aujourd'hui d'une maison de santé qui leur est spécialement affectée et où ils reçoivent d'urgence les premiers soins. Car il ne se passe pas de jour qu'un agent ne soit renversé par un véhicule, sur la voie publique, ou ne soit victime de quelque malfaiteur qu'il doit appréhender, sans compter les violentes bagarres ou les rixes de la rue, au cours desquelles, de part et d'autre, des coups sont échangés, coups de revolver ou de couteau.

Autrefois, les agents blessés ou malades au cours de leur service étaient reçus dans les hôpitaux. Certes, les meilleurs soins leur étaient prodigués dans ces établissements publics. Mais les représentants de la force publique n'étaient pas chez eux et des incidents regrettables se produisaient parfois. On cite ce trait qui prouvera que l'institution actuelle était nécessaire : un inspecteur de la Sûreté, procédant à l'arrestation difficile d'un criminel, fut blessé par ce dernier d'un coup de feu à l'abdomen, le policier riposta et le malfaiteur tomba, la cuisse traversée d'une balle. L'inspecteur et l'assassin furent ramassés et transportés tous deux à l'hôpital le plus proche. On les plaça alors dans la même



Une infirmière effectue un examen au microscope. (S. G. P.)

salle, côte à côte, après leur avoir prodigué des soins. Le malandrin, moins grièvement touché, se mit à invectiver grossièrement son voisin de lit, le policier. Ce dernier, délirant de souffrance, était incapable de lui répondre. On assista alors à ce spectacle navrant : l'apache meurtrier essayant de se lever pour achever à coups de poings sa victime. Les infirmiers arrivèrent juste à temps pour éviter un malheur.

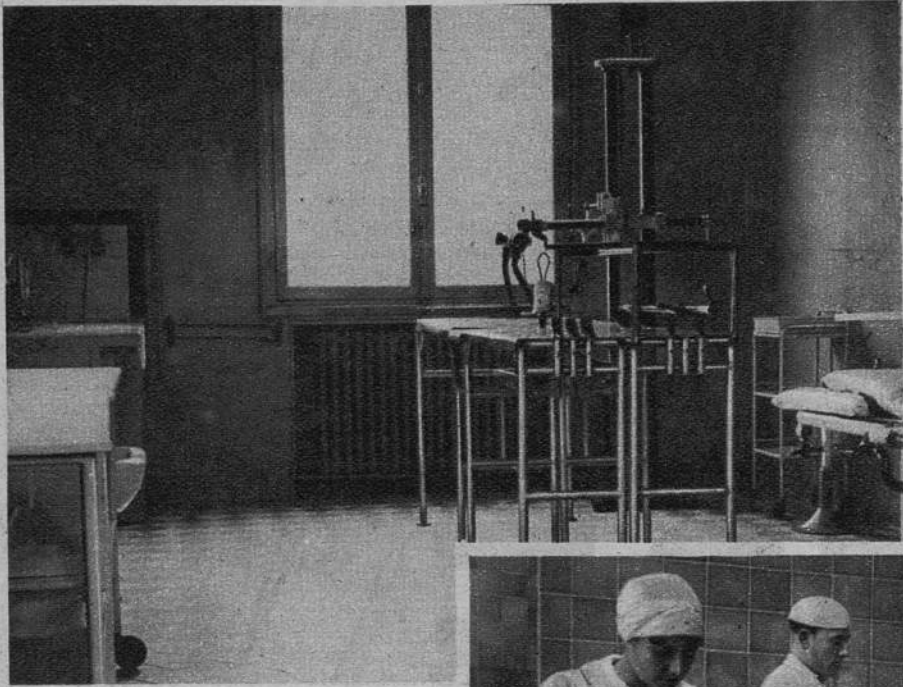
Des faits semblables, il s'en produisait chaque fois qu'il y avait des échauffourées de rue. On voyait dans la même voiture d'ambulance, dans la même salle d'opé-



La façade de la maison de santé des gardiens de la paix. L'entrée, où veille en permanence un agent. (S. G. P.)

ration, dans le même dortoir, agents et émeutiers blessés, s'insultent et poursuivent jusque sur la table d'opération les altercations. C'est en 1927, après des désordres de caractère révolutionnaire au cours desquels une

des GARDIENS de la PAIX



La salle de plâtrage. (S. G. P.)

du Préfet de police, décida de réaliser une œuvre dont elle avait eu déjà l'idée. Seul un cœur de femme pouvait apporter à cette tâche la sollicitude, la bonté, le dévouement nécessaires, et aussi la ténacité de réussir.

M^{me} Chiappe précisa ses intentions au cours d'une saison à Deauville, parmi les gens les plus fortunés. Aussitôt toutes les bonnes volontés lui furent acquises. D'importantes souscriptions lui furent remises, qui atteignirent en deux jours 200 000 francs.

Ce mouvement de générosité, qui n'était que la plus élémentaire gratitude, ne devait pas se ralentir. D'autre part, à la Bourse de Paris, une souscription spontanée monta rapidement à plus de 100 000 francs. La généreuse initiative de M^{me} Chiappe permettait tous les espoirs. En peu de temps, un demi-million était réuni.

C'est 35, boulevard Saint-Marcel, qu'est édifiée la maison de santé des gardiens de la paix. Le 7 juin 1928 fut posée la première pierre, en présence de hautes personnalités. M. Albert Sarraut, ministre de l'Intérieur, présidait.

Le 5 octobre 1929, M. Doumergue, pré-



Dans la salle de stérilisation, les infirmiers et infirmières préparent les outils pour une opération. (S. G. P.)



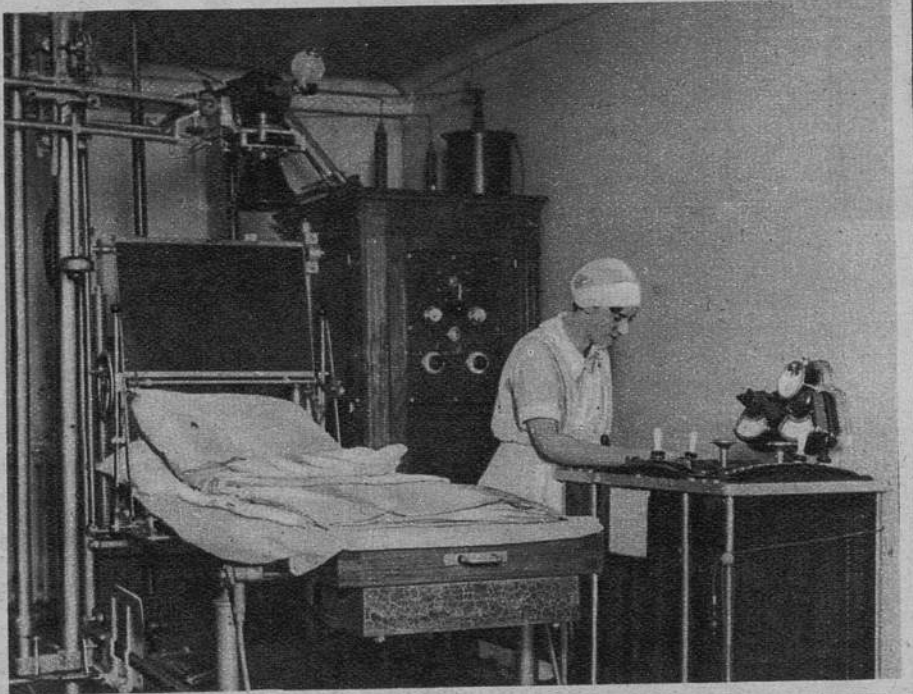
La lingerie de la clinique fait l'objet de soins attentifs. (S. G. P.)

L'infirmière-major est M^{lle} Dolisie. Le service chirurgical fonctionne comme dans les grands hôpitaux, auxquels il n'a rien à envier. La lingerie, vaste local aménagé avec beaucoup de soin, comprend toute la gamme de linges utiles. Les cuisines comprennent tout le confort désirable et les fenêtres nombreuses répandent sur les fourneaux une clarté que connaissent bien peu d'offices de grands restaurants. Le personnel n'a pas été oublié : la salle à manger qui est affectée aux infirmières est, entre autres, spacieuse et claire.

La maison de santé des gardiens de la paix est une



Les cuisines sont claires et aérées. (S. G. P.)

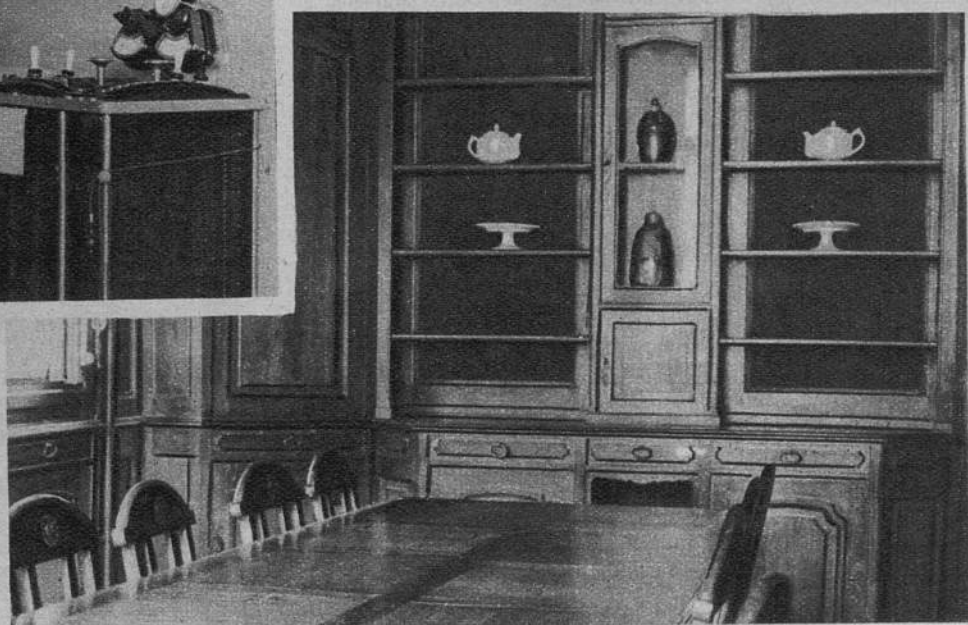


Une infirmière règle les appareils de rayons ultra-violet. (S. G. P.)

sident de la République, inaugurerait les bâtiments achevés.

La maison de santé des gardiens de la paix, qui a coûté, au total, neuf millions, est un édifice clair, agencé selon les méthodes les plus modernes. L'air et le soleil baignent toutes les salles. Il comprend une centaine de lits, chaque blessé ou malade a un poste de T. S. F. à son chevet. Les laboratoires, les salles d'opération, sont disposés suivant la conception la plus pratique. La lumière y pénètre à profusion. Paris, en vérité, peut s'enorgueillir de posséder aujourd'hui, dans un cadre des plus riant, une clinique modèle munie des derniers perfectionnements.

Le Dr Desplas est le chirurgien-chef de l'établissement. Il est entouré de collaborateurs éminents : les Drs Ludin, Meillère, Flandun, Roquefer, Lagrange, Huet, chefs de service



Le personnel n'est pas oublié. Voici la salle à manger des infirmières. (S. G. P.)

réalisation qui fait honneur à Paris et les délégués de police du monde entier ne manquent pas durant leur séjour dans la capitale de venir la visiter et s'inspirer de sa conception.

ANDRÉ
CHARPENTIER.

Prochainement :
**L'ŒIL DE LA
POLICE SUR
CE QUE NOUS
MANGEONS**



Les nervis sont les maîtres de la rue. Et les escarpes du monde entier se donnent rendez-vous dans la cité phocéenne. (Croquis de Robert Le Noir.)
A droite : Le pont transbordeur de Marseille, vu du sommet. (S. G. P.)

LA PÈGRE

Les souvenirs dont nous commençons aujourd'hui la publication ont été écrits spécialement pour POLICE-MAGAZINE par René Méténier, qui exerça pendant de nombreuses années les fonctions de chef de la sûreté sur la Côte d'Azur. René Méténier s'est toujours montré un policier de grande classe et a démantelé des affaires retentissantes grâce à son énergie et son courage. Les faits que relate René Méténier sont rigoureusement pris sur le vif et constituent une documentation unique et sensationnelle.

CHAPITRE PREMIER

TITIN, l'as du chalumeau.

Le milieu à Marseille. — Titin le maréchal. — Le coffre de la mairie. — Un partage forcé. — De brillant de quarante billets. — L'exécution de Pastis.

De toutes les brigades de police criminelles de la Sûreté générale, celle de Marseille était la plus importante lorsque l'on m'y affecta comme commissaire de police en 1909. En ce temps-là déjà — comme aujourd'hui —, l'emploi n'était pas une sinécure. On parle des bandits de Chicago. Eh bien ! Et ceux de Marseille ! La prostitution s'y étale. Les nervis sont les maîtres de la rue. Et les escarpes du monde entier se donnent rendez-vous dans la cité phocéenne.

Les « petits pégris » vivent avec les filles, les « gros » ont des relations un peu partout. Ils ont même de puissants appuis. Et cela ne va pas sans quelque scandale.

Les voleurs internationaux s'arrêtent naturellement dans ce port qu'on appelle la Porte du Sud. D'autant qu'il sont sûrs d'y trouver des amis anciens et d'y faire d'utiles connaissances nouvelles.

Ceux du pays, les « hommes du milieu », ont des principes. Ce sont, comme ils disent, des « réguliers ». Ils n'en sont que plus dangereux.

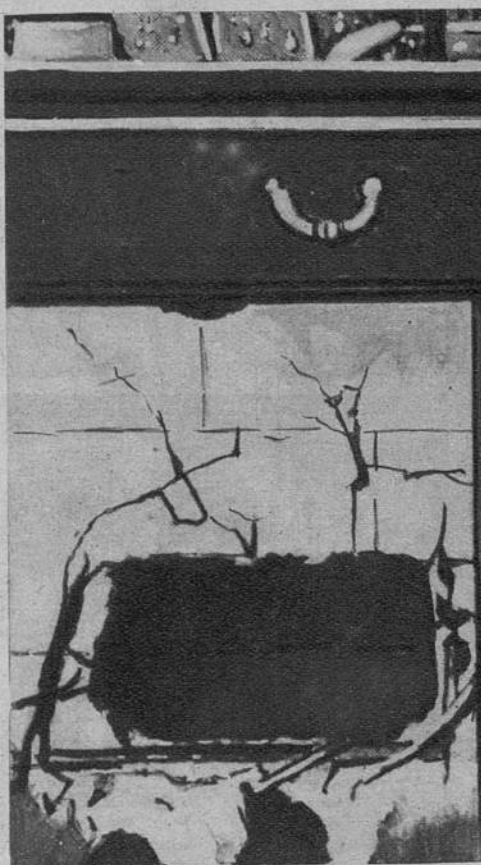
Les bavards sont châtiés implacablement. En pays de l'exubérance, les propos inconsidérés sont interdits sous peine de mort. Par ailleurs, les malfaiteurs marseillais sont punis par une indissoluble solidarité ; si elle n'était coupable, elle serait presque touchante, même très grande. Lorsque l'un d'entre eux tombe dans les mains de la police, les amis font des quêtes dans tous les bars de la ville. On assure la défense de l'inculpé, et celui-ci ne manque de rien dans sa cellule. Il est, selon l'expression consacrée : « assisté ».

Enfin, les copains tentent de circonvenir les témoins, menacent le jury et même de terroriser les juges, nous en trouverons ici maints exemples.

Il faut aussi signaler une curieuse industrie locale. Fabrication soignée des papiers d'identité de fantaisie, de faux passeports, de cartes d'électeurs complaisantes, et aussi de la fausse monnaie, des stupéfiants et d'instruments de « travail » perfectionnés.

Le commerce des « marchands de viande » est particulièrement prospère. Les gros « marlons » sont agents électoraux, courtiers marrons ou maîtres-chanteurs. Ils vivent du jeu et surtout de leurs femmes, très souvent légitimes. Ils sont riches. Ils sont puissants. Ils sont redoutables. Certains hommes politiques doivent compter avec eux.

Ce tableau que je brosse ici largement date de vingt ans. Il est d'hier. Il est encore d'aujourd'hui.



Trou pratiqué dans le mur d'une bijouterie pour y pénétrer.

La profession de policier de Marseille a son charme, pour ceux qui goûtent l'aventure. C'est une chasse passionnante, une chasse toujours ouverte à Marseille, la chasse aux malfaiteurs.

Ce gibier vit par bandes. Ceci non plus n'a pas changé. De mon temps, les uns opéraient dans Marseille et ses environs immédiats, les autres voyageaient dans tout le Midi.

On cambriolait les villas, les musées, les églises, mais les bijoutiers et les banquiers étaient littéralement affolés par la bande de « Titin » qui s'était spécialisé dans le percement des coffres-forts.

La bande de l'As de trèfle qui travaillait entre Toulon et Marseille semait la terreur pendant que les chevaliers du garrot commettaient crimes sur crimes dans le Gard et dans l'Hérault.

Tout ce joli monde tenait ses assises à Marseille, quartier général de leurs expéditions.

Titin était un Marseillais, fils d'un maréchal ferrant habitant la banlieue de Marseille. Son père voulait en faire un forgeron. Il en fit — bien involontairement — un cambrioleur fameux.

De son apprentissage, le jeune forgeron retint surtout qu'on pouvait découper de l'acier avec un chalumeau. Dès lors, il avait trouvé sa vocation.

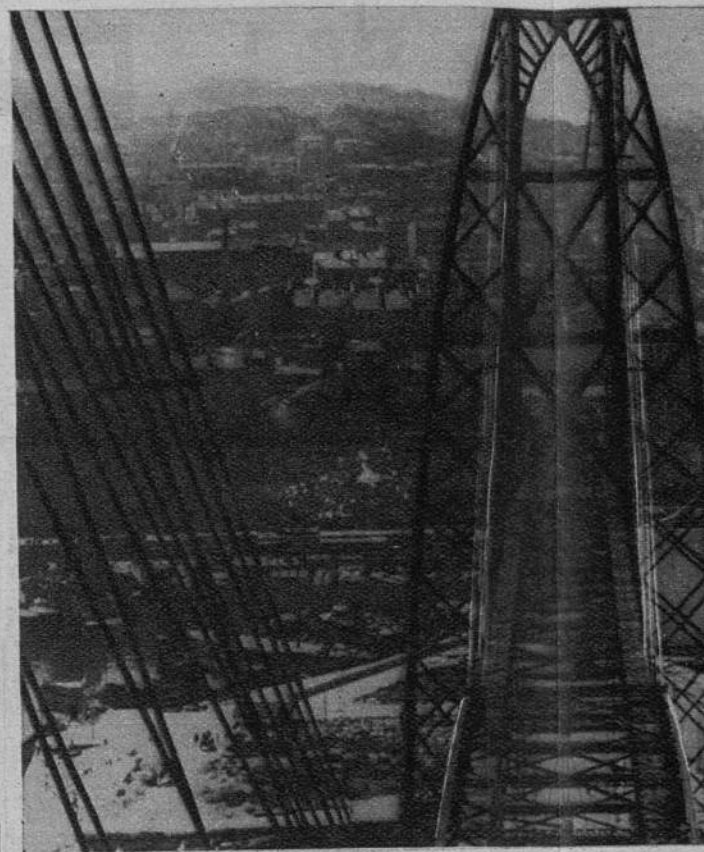
Titin groupa autour de lui des bandits

de tout acabit, les uns intelligents et cultivés, les autres des risque-tout, animés des plus cruelles intentions. Tout devait constituer une association formidable et dangereuse.

Le rusé Titin, qui en devint le chef redoutable, était un être extraordinaire. De taille moyenne et d'aspect plutôt chétif, il avait toutes les apparences d'un jeune homme bien convenable. Son sourire trompeur cachait une âme perverse, une volonté de fer et une

haine féroce. Titin parlait et soulevait.

A l'égal d'un dieu, il disait ce qu'il voulait et que c'est démontré. A d'aut



MARS



nées sur les lieux par la bande à Titin. (Vol du Crédit Lyonnais de

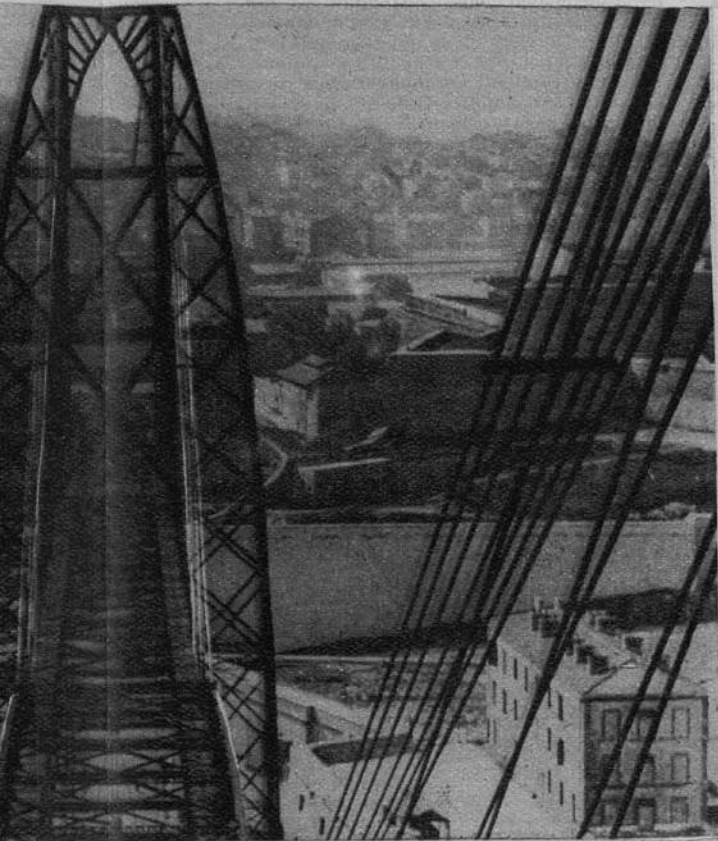
Les vo
naient
d'acéty
un tub
un cha
coupe
p i n c e
Valise

es, les autres
ntions. Tout
dangereuse.
table, était
ne et d'as-
sures d'un
e trompeur
fer et une

haine féroce contre la société. Selon la règle du milieu, Titin parlait très peu. Sa discrétion le sauva longtemps et souvent du bagne.

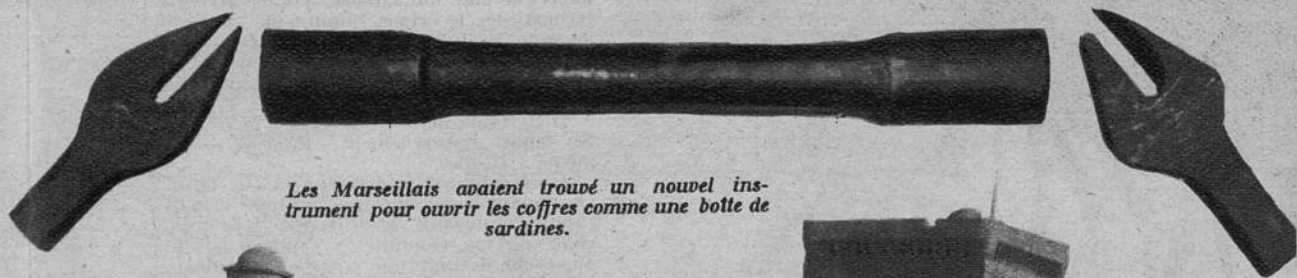
A l'égard des policiers, jamais de gestes de violence, il disait sur un ton badin : « Faites faire la preuve que c'est moi qui ai fait le coup. Ce n'est pas à moi à démontrer mon innocence. »

A d'autres moments, certain de sa chance et plein



Les « petits pégrîots » vivent avec les filles.
(Croquis de Robert LE NOIR.)

MARSEILLAISE



Les Marseillais avaient trouvé un nouvel instrument pour ouvrir les coffres comme une botte de sardines.



Le fort Saint-Jean qui se trouve à l'extrémité du vieux port. (H. M.)



Une des rues où les policiers chargés de traquer les malfaiteurs éprouvent beaucoup de mal à passer inaperçus. (H. M.)

Les valises conten-
naient un réservoir
d'acétylène dissous,
un tube d'oxygène,
un chalumeau dé-
coupeur et des
pinces diverses.
Valises abandon-
nées au Crédit Lyonnais de Marseille.)

d'audace, il s'exclamait.

— Voyez-vous, monsieur le Commissaire, je suis un bon garçon, mais le jour où on voudra me faire sur le

tas (1), il faudra prendre des précautions, car j'aurai un pétard (2) dans chaque main.

Après avoir fait ses premières expériences

(1) Entraîn de voler.
(2) Revolver.

à Marseille et mis au point son matériel, il attaqua le coffre d'une banque importante, puis fit un coup d'éclat en cambriolant celui de la mairie, dans lequel il trouva, dit-on, quarante mille francs.

Titin pensa alors rendre visite à Nice.

Ses succès commençaient à lui attirer des jalousies, les « hommes du milieu » émettaient certaines prétentions au partage qui n'étaient pas sans inquiéter Titin.

Le soir du partage des quarante billets, qui eut lieu dans une arrière-salle d'un bar,



Dans les rues du Vieux Marseille, les nervis trouvent facilement asile. Les filles qui habitent là les cachent à l'occasion. (I. P. G.)

« affranchi », au moment où les trois complices venaient de s'asseoir autour d'une table, quelques nervis apparurent et prirent place à une table voisine. Leur sourire ironique ne présageait rien de bon.

L'un d'eux commença l'attaque :
— Alors, Titin, vous l'avez eu le coffre du maire? C'est du beau boulot. Combien que ça a rapporté?

Titin serrait les poings, les mains de ses acolytes fouillaient dans les poches pour prendre le browning. Du sang allait couler. Titin dit froidement :

— C'est pas des affaires à parler ici, les

gars. Si vous voulez que je régale, ça va bien. Nous sommes tous camarades. Sinon à la revoyure.

— Écoute, Titin, on sait que tu as « fait quarante sacs ». Les copains en veulent un peu. Passe quelques biftons et qu'on n'en parle plus...

Titin lança quatre mille francs sur la table, jurant que c'était la dernière fois.

Puis, avec son équipe, il partit pour la Riviera. L'homme qui portait les deux valises contenant l'outillage voyagea seul et déposa les compromettants bagages dans un bar ami des environs de la gare de Nice. Ils « visaient » une bijouterie située en plein centre de la ville, sous les Arcades. Ils attaquèrent le mur par un magasin voisin. Une fois dans la place, ils se mirent au travail. Chacun avait son rôle. Les guetteurs étaient à leurs postes.

La pression du chalumeau était mal réglée. Elle était trop forte, la fumée emplissait la boutique. La sueur inondait les visages. Tout fondait dans le coffre. Titin risquait de mettre le feu au magasin.

Un seul diamant échappa au désastre. Le reste des bijoux fut perdu. Titin prit tranquillement le diamant et le mit dans sa poche et fila à Turin pour le « laver ».

Le porteur des outils, surnommé « Pastis », rentra directement à Marseille, où il attendit les événements.

Titin revint. Il s'était montré discret sur le prix qu'il avait tiré du diamant, qui valait bien quarante mille francs. Son premier mot fut un ordre bref :

— Apporte les valises au bar X..., ordonna Titin à Pastis. On va faire recharger les bouteilles.

— Quand tu m'auras donné ma part sur l'affaire de Nice, répliqua Pastis, menaçant.

— C'est bien ! laisse tomber Titin, on en reparlera.

Il ajouta de l'air le plus naturel du monde :
— Demain, on ira au puits Fondacle et chacun recevra sa part. Viens à cinq heures au bar Jean avec les outils, on partira en voiture avec les copains.

Le lendemain, une légère voiture attelée d'un cheval pousse attendait les hommes. Pastis prit place entre le conducteur et Titin. Derrière lui se tenait le quatrième complice. Celui-là c'était l'« exécuteur ».

La nuit tombait. Un moment, il se dressa à demi pour demander du feu. À l'aide d'un foulard, il saisit brusquement Pastis à la gorge et de toutes ses forces l'étrangla.

Le crime n'avait demandé que quelques secondes. Un cri étouffé. Un sac jeté sur la tête de la victime. Ce fut tout.

Arrivé à destination, on jeta le cadavre dans le puits, et tranquillement, les cambrioleurs reprirent le chemin de Marseille.



« Quand tu m'auras donné ma part sur l'affaire de Nice! » répliqua Pastis menaçant. (Croquis de ROBERT LE NOIR.)



Titin était un être extraordinaire, de taille moyenne et d'aspect plutôt chétif, il avait toutes les apparences d'un jeune homme bien convenable. (Croquis de ROBERT LE NOIR.)

La police restait impuissante, la preuve, l'éternelle preuve que réclame la justice, faisait défaut.

Alors, Titin continuait à se promener sur la Canebière.

Je ne pouvais admettre cependant que ce bandit échappât ainsi au châtiement.

Grâce aux renseignements recueillis auprès de mes indicateurs, j'étais arrivé à reconstituer le crime, minute par minute. Je connaissais le rôle joué par chacun des bandits et les détails sur leur retour à Marseille. Mais si je savais, je ne pouvais pas prouver.

Titin avait déjà été arrêté. Il avait nié. Ses amis, naturellement, observèrent la même attitude.

Je me retournai vers les ennemis de Titin. Des hommes, des filles, me servirent d'indicateurs nouveaux. Mais la peur les empêchait de me conduire à l'endroit voulu où, caché derrière une porte ou un rideau, j'aurais entendu les paroles fatales qui m'eussent permis d'arrêter Titin et sa bande.

Tout fut inutile. Pastis ne fut pas vengé, Titin promena sur la Canebière son impunité souriante.

(A suivre.) RENÉ MÉTÉNIER, Ancien chef de Sûreté.

ON OUVRE LES PORTES D'UNE PRISON... ET LES DÉTENUS NE VEULENT PAS SORTIR !

Ce n'est pas un conte des mille et une nuits, ni une boutade d'humoriste, ni même un épisode de film joyeusement parlant.

C'est un fait qui a eu de nombreux témoins et qui, bien qu'incroyable, s'est réellement passé dans un monde qu'on ne pourrait qualifier d'imaginaire.

Ce fait a eu en effet pour théâtre une riche province brésilienne qui s'enorgueillit de posséder l'une des prisons les plus modernes du globe.

Dans cette prison, on n'incarcère que les individus condamnés pour la première fois, que leur faute soit grave (cambriolage, attaque à main armée ou tentative de meurtre) ou qu'il soit simplement question, comme on dit là-bas, d'un « délit de police ».

Les prisonniers sont admirablement traités, car les juges brésiliens pensent qu'un homme coupable d'une première faute peut toujours s'amender.

Comme dans certaines prisons d'Amérique du Nord, dans celle-ci des concerts sont organisés, des jeux aussi, voire des représentations cinématographiques.

Les prisonniers peuvent recevoir régulièrement des visites, et s'ils étaient autorisés à sortir, ils n'auraient rien à envier aux autres humains.

Bien souvent des journalistes de tous pays se sont rendus à cette prison qu'ils ont visitée et dont ils sont sortis quelque peu ahuris.

Un jour, un reporter d'une grande feuille de New-York, après avoir visité ce véri-

table paradis des malhonnêtes gens, fit cette réflexion devant le directeur de ladite prison :

— Oui, mais en dépit de tous les avantages consentis à vos prisonniers, vous n'oseriez point leur laisser la porte ouverte. Rien ne saurait remplacer la liberté.

Le directeur de la prison prit le journaliste au mot et donna l'ordre de faire ouvrir les portes de toutes les cellules, de tous les couloirs, voire de laisser accessible le chemin de ronde et de ne point fermer l'immense porte donnant sur la route.

Cet ordre fut immédiatement exécuté et tandis que le personnel de la prison dédaignait pour quelques heures de s'occuper des prisonniers, le reporter s'en fut déjeuner avec le directeur et l'épouse de ce dernier.

Deux heures après, les portes étaient refermées et les gardiens procédaient à l'appel des détenus.

Sur dix-huit cents prisonniers, il ne manquait que deux hommes.

C'était un assez joli résultat.

Les gardiens-chefs vinrent alors au rapport et expliquèrent que le fait d'avoir ouvert toutes les portes et relâché la surveillance n'avait eu pour conséquence que d'étonner les prisonniers.

Nombreux furent ceux qui vinrent prévenir les gardiens que des portes étaient ouvertes. D'autres fermèrent eux-mêmes par des moyens de fortune la porte de leur cellule, d'autres enfin s'en furent passer le nez par la porte-cochère, constatèrent que la voie était libre, et... rentrèrent sage-

ment dans l'atelier pénitentiaire où on les occupait.

— Pourtant, deux de vos prisonniers se sont sauvés, croyait triompher le journaliste.

— Attendez la tombée de la nuit, répondit le directeur très calme.

En effet, quand le soleil disparut à l'horizon, on signala le retour des deux évadés.

Ils étaient allés dans des champs voisins cueillir des fleurs dont ils avaient fait un bouquet pour la femme du directeur, laquelle, à l'infirmerie, s'occupait avec un admirable dévouement des malades et des blessés.

Mais les fleurs des champs ne leur paraissant pas suffisantes, comme il s'agissait de deux anciens cambrioleurs, ils pillèrent le magasin d'une fleuriste qui peu après leur retour portait plainte.

Il fallut voir alors l'inquiétude des deux hommes quand le directeur de la prison leur annonça que le cas de récidive allait avoir pour résultat de les faire envoyer dans une autre prison.

Mais le directeur les rassura aussitôt. Il était responsable de ce qui s'était passé en laissant toutes portes ouvertes, et pour étouffer l'affaire il indemnisa la fleuriste.

Certes, ce directeur fut l'objet d'un blâme, mais il avait prouvé que la liberté n'était pas tout au monde et qu'en s'y prenant habilement, on pourrait faire revenir à de meilleurs sentiments des criminels pas trop endurcis encore.

MORENCY.

L'HINDOU HAMID KHAN ramène l'affection et le bonheur



« Mon mari était très indifférent envers moi depuis quatre ans et me délaissait complètement. Je suis allée consulter M. Hamid Khan, qui m'a promis d'influencer mon mari, et, en effet, ayant suivi les indications qu'il m'a données, mon mari a changé et m'est revenu tout à fait. Je suis maintenant très heureuse et tous les mots que je trouverais ne pourraient exprimer ma gratitude envers M. Hamid Khan. »
« Signé : F. JANIN, rue Monge. »

1° Il prédit l'avenir d'une façon précise; 2° il lit vos pensées et répond d'une façon remarquable à toutes questions; 3° Il donne les remèdes aux ennuis, aux désespoirs et aux malheurs de toutes sortes. Consultez-le de 10 h. à 13 h. et de 15 h. à 19 h. 30. Consultation : 100 francs. 8, Av. Friedland (2^e étage). Carnot 24-00.

MADAME, MADEMOISELLE, FAITES VOS ROBES VOUS-MÊME

grâce à la méthode de coupe du Professeur DEL FAVERO, travail sur table, très clairement expliqué et facile à exécuter. Un grand album de 200 pages avec 150 plans à l'échelle.

Envoi franco contre mandat de 55 fr. à L'ENCYCLOPÉDIE RORET 12, rue Hautefeuille, 12, Paris, (6^e)

UN RÉVEILLON TRAGIQUE

L'Assassinat des frères Chapuis



Les victimes, dans la position et à l'endroit où elles furent découvertes. (Photo prise en plongée.)

Les musiciens viennent à peine de terminer leur plus langoureux tango... Dans les boîtes de Montmartre et de Montparnasse, que quittent les jolies femmes couvertes de fourrures et scintillantes de gemmes, traînent encore des bouts de cigarettes de luxe, des chalumeaux cassés, des pétales de roses et d'œillets, des bouchons casqués d'or... car toute la nuit le champagne a coulé à flots... la dinde rôtie aux flancs dodus bourrés de marron a suivi les huîtres savoureuses et le foie gras...

C'est le premier janvier, jour de fête, de gaieté... cadeaux pour les petits, pour les grands aussi... les dahlias de pourpre, les glaïeuls pâles, les violettes mauves, débordent des corbeilles que portent avec précaution les envoyés des donateurs : les bonbons, chocolats fourrés, multicolores, fruits à l'exotique saveur, ressemblent à des bijoux rangés dans des boîtes enrubannées de moire ou de satin.

Les enfants guettent avec impatience, qui le beau polichinelle trépidant, qui la belle poupée disant papa... maman...

C'est le premier janvier, jour de fête, de gaieté... pour les heureux, les riches... mais pour les autres ? Que de drames se sont passés cette nuit ! tandis que les uns dansaient, les autres s'entre-tuaient... à coups de couteau, à coups de revolver, à coups de matraque !

Pour les miséreux, cette nuit fut pareille aux autres, froide et, par endroits, tragique sous l'averse verticale et neigeuse de l'astre nocturne.

Qu'ont donc fait les deux frères Chapuis, pour ne pas sortir ? se demande la concierge d'un vétuste immeuble de la rue Brise-Echalas, à Saint-Denis.

François et Pierre Chapuis, âgés respectivement de vingt-neuf et trente et un ans, sont manœuvres... lorsqu'ils ne sont pas manœuvres ils sont marchands de chiffons et revendent aux « Pucés » les loques infâmes ramassées dans la ville ; tout cela ne rapporte sans doute pas grand'chose, car les deux garçons vivent chichement dans un taudis de cette triste rue populaire évoquant irrésistiblement les Mystères de Paris, d'Eugène Sue.

Un taudis, en vérité, que cette chambre des Chapuis... petite pièce nue, malpropre, avec ses murs bas où la peinture d'un gris vert indéfinissable met un reflet sinistre... pas de meubles, un unique grabat pour les deux locataires... quelques caisses... des vêtements sur le carreau et, surtout, des bouteilles, car le « coup de blanc » ou de « rouge » n'est pas dédaigné par François et Pierre, et quand ils ont bu, c'est la bataille quelquefois avec leur voisin de chambre, Henri Bauer.

Ce dernier n'est pas un personnage bien recommandable, un lourd casier... six condamnations pour vols, coups et blessures, entraves à la liberté du travail, et l'une, cinq ans de prison et dix ans d'interdiction de séjour en 1919, pour avoir tué à coups de couteau un camarade. Bauer a trente-sept ans, c'est un violent ; sa maîtresse, Pauline Durieux, qui vit avec lui, en sait quelque chose : les coups tombent dru sur elle, surtout quand il a bu.

Alors la bousculade se continue dans le couloir de la maison, un boyau qui mène à la cave et où Bauer s'explique souvent avec Pauline d'abord, avec les frères Chapuis ensuite.

Ceux-ci font souvent le coup de poing avec l'irascible voisin ; un jour même, vers la fin de l'année, les hurlements des belligérants firent accourir les agents, qui emmenèrent les trois hommes au commissariat.

— Portez-vous plainte ? demanda-t-on aux Chapuis.

— Sur réponse négative, le commissaire posa la même question à Bauer.

— Pas besoin, répliqua-t-il, farouche, je me fais justice moi-même !

Le commissaire de police de certains quartiers est, par définition, un philosophe... Celui à qui Bauer tint ce propos

n'y prit pas garde, il se contenta de l'admonester sévèrement et le renvoya...

— Que peuvent faire les frères Chapuis pour ne pas sortir ? répète la brave portière du 22, rue Brise-Echalas.

François et Pierre habitent cette humble chambre depuis douze ans et, depuis douze ans, pas un matin leurs volets ne demeurent obstinément clos comme ce matin-là.

Bah ! ils sont peut-être restés avec des camarades et l'on ne s'occupe plus d'eux...

Deux, trois, quatre jours se passent ainsi, les deux frères Chapuis n'ont pas reparu dans leur maison. Leur sœur, M^{me} Marie Gibaut, qui habite au 4 de la même rue Brise-Echalas, est prévenue, elle a vu ses frères pour le réveillon de fin d'année, ils lui ont apporté des bonbons, et, ensemble, ils ont joyeusement dîné : deux bonnes bouteilles, le boudin traditionnel, trois douzaines d'escargots, la buche fourrée d'une onctueuse crème au chocolat, et les convives ont quitté leur hôtesse, en lui souhaitant une bonne et heureuse année...

5 janvier ! nul n'a revu François et Pierre, et M^{me} Gibaut, qui arpente le couloir sombre, semblable à un coupe-gorge, se baisse tout à coup et pousse un cri : des marques brunâtres partent du seuil de la chambre occupée par ses frères et, tout au long de l'infect couloir, aboutissent à la chambre de Bauer, ces tâches ne sont-elles pas du sang coagulé ?



M^e Dutheillet de la Mothe, le défenseur de Henri Bauer, accusé du meurtre des frères Chapuis. (Photo G. Neuville.)

La sœur n'hésite plus, elle se rend chez le commissaire, qui, accompagné d'agents, arrive devant l'immeuble ; une fenêtre brisée permet d'entrer dans la pièce : dans une mare de sang, les deux cadavres des frères Chapuis sont là, dans une position étrange ; l'un est étendu sur le lit, couché en travers, la tête renversée et touchant le sol... l'autre est dans la ruelle du lit, les jambes bloquant la porte...

La sœur n'hésite plus, elle se rend chez le commissaire, qui, accompagné d'agents, arrive devant l'immeuble ; une fenêtre brisée permet d'entrer dans la pièce : dans une mare de sang, les deux cadavres des frères Chapuis sont là, dans une position étrange ; l'un est étendu sur le lit, couché en travers, la tête renversée et touchant le sol... l'autre est dans la ruelle du lit, les jambes bloquant la porte...

La sœur n'hésite plus, elle se rend chez le commissaire, qui, accompagné d'agents, arrive devant l'immeuble ; une fenêtre brisée permet d'entrer dans la pièce : dans une mare de sang, les deux cadavres des frères Chapuis sont là, dans une position étrange ; l'un est étendu sur le lit, couché en travers, la tête renversée et touchant le sol... l'autre est dans la ruelle du lit, les jambes bloquant la porte...

La sœur n'hésite plus, elle se rend chez le commissaire, qui, accompagné d'agents, arrive devant l'immeuble ; une fenêtre brisée permet d'entrer dans la pièce : dans une mare de sang, les deux cadavres des frères Chapuis sont là, dans une position étrange ; l'un est étendu sur le lit, couché en travers, la tête renversée et touchant le sol... l'autre est dans la ruelle du lit, les jambes bloquant la porte...

La sœur n'hésite plus, elle se rend chez le commissaire, qui, accompagné d'agents, arrive devant l'immeuble ; une fenêtre brisée permet d'entrer dans la pièce : dans une mare de sang, les deux cadavres des frères Chapuis sont là, dans une position étrange ; l'un est étendu sur le lit, couché en travers, la tête renversée et touchant le sol... l'autre est dans la ruelle du lit, les jambes bloquant la porte...

La sœur n'hésite plus, elle se rend chez le commissaire, qui, accompagné d'agents, arrive devant l'immeuble ; une fenêtre brisée permet d'entrer dans la pièce : dans une mare de sang, les deux cadavres des frères Chapuis sont là, dans une position étrange ; l'un est étendu sur le lit, couché en travers, la tête renversée et touchant le sol... l'autre est dans la ruelle du lit, les jambes bloquant la porte...

La sœur n'hésite plus, elle se rend chez le commissaire, qui, accompagné d'agents, arrive devant l'immeuble ; une fenêtre brisée permet d'entrer dans la pièce : dans une mare de sang, les deux cadavres des frères Chapuis sont là, dans une position étrange ; l'un est étendu sur le lit, couché en travers, la tête renversée et touchant le sol... l'autre est dans la ruelle du lit, les jambes bloquant la porte...

La sœur n'hésite plus, elle se rend chez le commissaire, qui, accompagné d'agents, arrive devant l'immeuble ; une fenêtre brisée permet d'entrer dans la pièce : dans une mare de sang, les deux cadavres des frères Chapuis sont là, dans une position étrange ; l'un est étendu sur le lit, couché en travers, la tête renversée et touchant le sol... l'autre est dans la ruelle du lit, les jambes bloquant la porte...

La sœur n'hésite plus, elle se rend chez le commissaire, qui, accompagné d'agents, arrive devant l'immeuble ; une fenêtre brisée permet d'entrer dans la pièce : dans une mare de sang, les deux cadavres des frères Chapuis sont là, dans une position étrange ; l'un est étendu sur le lit, couché en travers, la tête renversée et touchant le sol... l'autre est dans la ruelle du lit, les jambes bloquant la porte...

La sœur n'hésite plus, elle se rend chez le commissaire, qui, accompagné d'agents, arrive devant l'immeuble ; une fenêtre brisée permet d'entrer dans la pièce : dans une mare de sang, les deux cadavres des frères Chapuis sont là, dans une position étrange ; l'un est étendu sur le lit, couché en travers, la tête renversée et touchant le sol... l'autre est dans la ruelle du lit, les jambes bloquant la porte...

La sœur n'hésite plus, elle se rend chez le commissaire, qui, accompagné d'agents, arrive devant l'immeuble ; une fenêtre brisée permet d'entrer dans la pièce : dans une mare de sang, les deux cadavres des frères Chapuis sont là, dans une position étrange ; l'un est étendu sur le lit, couché en travers, la tête renversée et touchant le sol... l'autre est dans la ruelle du lit, les jambes bloquant la porte...

La sœur n'hésite plus, elle se rend chez le commissaire, qui, accompagné d'agents, arrive devant l'immeuble ; une fenêtre brisée permet d'entrer dans la pièce : dans une mare de sang, les deux cadavres des frères Chapuis sont là, dans une position étrange ; l'un est étendu sur le lit, couché en travers, la tête renversée et touchant le sol... l'autre est dans la ruelle du lit, les jambes bloquant la porte...

La sœur n'hésite plus, elle se rend chez le commissaire, qui, accompagné d'agents, arrive devant l'immeuble ; une fenêtre brisée permet d'entrer dans la pièce : dans une mare de sang, les deux cadavres des frères Chapuis sont là, dans une position étrange ; l'un est étendu sur le lit, couché en travers, la tête renversée et touchant le sol... l'autre est dans la ruelle du lit, les jambes bloquant la porte...

La sœur n'hésite plus, elle se rend chez le commissaire, qui, accompagné d'agents, arrive devant l'immeuble ; une fenêtre brisée permet d'entrer dans la pièce : dans une mare de sang, les deux cadavres des frères Chapuis sont là, dans une position étrange ; l'un est étendu sur le lit, couché en travers, la tête renversée et touchant le sol... l'autre est dans la ruelle du lit, les jambes bloquant la porte...

La sœur n'hésite plus, elle se rend chez le commissaire, qui, accompagné d'agents, arrive devant l'immeuble ; une fenêtre brisée permet d'entrer dans la pièce : dans une mare de sang, les deux cadavres des frères Chapuis sont là, dans une position étrange ; l'un est étendu sur le lit, couché en travers, la tête renversée et touchant le sol... l'autre est dans la ruelle du lit, les jambes bloquant la porte...

ayant une fois provoqué la mort n'est évidemment pas cru sur parole, une information fut ouverte par M. Saussier, juge d'instruction, qui renvoya Henri Bauer devant la Cour d'assises de la Seine, sous l'inculpation de double homicide volontaire sur la personne de François Chapuis et de Pierre Chapuis.

La scène du crime n'avait eu aucun témoin direct, mais, d'après l'acte d'accusation, Bauer rentra chez lui, vociférant, un couteau à la main.

— Viens ici, cria-t-il à sa maîtresse, je vais te tuer, ou plutôt ce sera un autre !

Réveillés par le vacarme, les frères Chapuis, qui eux-mêmes avaient bu, sortirent de leur chambre et interpellèrent leur voisin, celui-ci rendu furieux les frappa à coups redoublés, leur faisant de nombreuses blessures à l'aide du couteau qu'il n'avait pas lâché.

François et Pierre rentrèrent dans leur chambre, où ils s'affalèrent dans la position dans laquelle on les a trouvés et ne tardèrent pas à succomber...

Telle est la thèse de l'accusation ; celle que soutiendra la défense, représentée par M^e Dutheillet de la Mothe sera, bien entendu, tout autre... elle fera ressortir que Bauer ne pouvait avoir l'intention de donner la mort à ses voisins puisqu'il les connaissait à peine et que, s'il a porté des coups, c'est qu'il a été attaqué dans le couloir obscur.

Bauer n'a fait que se défendre, soutiendra son avocat, car il a été pris dans une rixe incompréhensible que nulle question d'intérêt n'avait provoquée et qui était, en réalité, une querelle d'hommes ivres.

La vibrante éloquence de M^e Dutheillet de la Mothe sauvera-t-elle ce client au lourd passé ?

Henri Bauer, qui se défend d'avoir tué les deux hommes, espère sans doute en l'avenir, puisque dernièrement il convola en justes noces avec son amie Pauline Durieux, laquelle n'avait pas gardé trop mauvais souvenir des coups reçus.

Or donc, l'inculpé avait demandé et obtenu l'autorisation de se marier ; il fut, un beau matin d'été, cherché à la Santé par deux inspecteurs qui l'emmenèrent menottes aux mains à la mairie du XVI^e arrondissement, où l'attendait — émue et rougissante selon la tradition — sa fiancée.

La double demande du maire.

— Acceptez-vous ? etc.

— Oui... oui...

Le cabriolet un instant desserré pour permettre au nouvel époux de signer sur le registre... un baiser rapide sur la joue de la femme, dont le regard s'embue... une émotion fugitive dans les yeux de l'homme... c'est fini... le marié reprend le chemin de la Santé, qu'il va quitter pour la Conciergerie, en raison de sa comparution devant le jury de la Seine pour y répondre du double assassinat des frères Pierre et François Chapuis.

Drame de l'ivresse sans doute, qui comporte une bonne part de mystère que l'audience éclaircira... peut-être !

SYLVIA RISSER.



Vue du couloir desservant l'escalier et les chambres du rez-de-chaussée. C, Taches de sang ; D, gouttes de sang ; F, suite des taches de sang ; G et H, maculations sanglantes.

Dans le prochain Numéro :

Les TRÉSORS des BANQUES SONT BIEN PROTÉGÉS

Comment s'explique le crime atroce de Mouvault

L'assassin avait d'obscures et secrètes raisons

La première phase de l'affaire Mouvault est terminée. On a retrouvé le corps de la victime. L'assassin a fait des aveux. Maintenant, ce sera la longue instruction, secrète en principe, mais dont les indiscrétions spontanées nous livreront quelques échos, moins riches de faits que de noms d'avocats.

Et puis l'affaire Mouvault renaîtra pour le grand jour des assises, où, derechef, elle passionnera l'opinion publique. Elle restera peut-être l'une de ces « causes célèbres » qui enrichissent les traditions judiciaires. On ne sait pas. Les succès du prétoire sont comme ceux du théâtre. Toujours inattendus. On ne peut jamais les prévoir à l'avance.

La séance de torture et les étranges bourreaux.

Mais l'affaire avait tout pour prendre une grande place dans les feuilles du jour et dans l'esprit des hommes. Cette séance de torture, « signe du Grand-Guignol » (pour une fois ce cliché trop usuel est rigoureusement vrai), ces terrifiants aveux du blême témoin trop faible pour supporter le poids d'une complicité, la plongée du scaphandrier pour retrouver le cadavre dans son affreux suaire de treillis métallique, et, enfin, le coupable éperdu devant la preuve surgissant, terrible, devant lui...

Il n'est pas jusqu'à l'auto qui transporta le macabre colis qui n'ait aussi quelque marque mélodramatique : cette tête de mort et ces tibias entre-croisés, dessins naïfs et effarants, dont l'explication renferme peut-être l'explication du crime.

Mais les enquêtes de police, soucieuses de faits précis, pouvaient-elles s'arrêter à des possibilités de psychologie ?

Nous allons voir, maintenant que les détails matériels sont fixés dans le dossier, aussi étroitement que les accusés dans leurs menottes, nous allons voir les personnages de ce drame sinistre jouer, au naturel, leur rôle dans la vie. Mouvault, sa femme, Brunet, Plisset, quels étaient-ils ? Des êtres tout pareils à tant d'autres. Le crime, souvent, n'est qu'affaire d'occasion.

Et, à travers le temps, les hommes et les choses se ressemblent, se recommandent, ne changent guère...

Une affaire semblable : l'affaire Fenayrou.

Ainsi, le 18 mai 1882, il y eut déjà l'affaire Fenayrou, toute pareille à l'affaire Mouvault. Ce fut même une affaire célèbre. Elle est oubliée depuis. Et pourtant...

Le pharmacien Fenayrou, 10, rue de Sèze, dans les mêmes circonstances, avec les mêmes détails qui marquent le crime de Mouvault, assassina, de la même manière exactement, son collègue le pharmacien Louis Aubert, qui était l'amant de sa femme.

Extraordinaire identité absolue entre les deux drames. C'est à croire que Mouvault connaissait cette affaire.

C'est un an après qu'il connut son malheur que Fenayrou, lui aussi, tue Aubert.

Il l'attire, lui aussi, dans un pavillon isolé, à Chatou, pour l'interroger, pour savoir. Il a voulu, lui aussi, un témoin pour l'assister de sa seule personne, sans qu'il fit autre chose qu'aider à la disparition du cadavre.

Fenayrou, lui aussi, enveloppe le corps dans du treillis métallique alourdi de pierres, lui aussi le jette dans un trou « à anguilles », sur la berge de l'île Corbière, territoire de Montesson.

Mais le cadavre, mal lesté, revint sur l'eau. Le 14 octobre 1882, Fenayrou fut condamné aux travaux forcés à perpétuité, et son frère Lucien à sept ans de cette

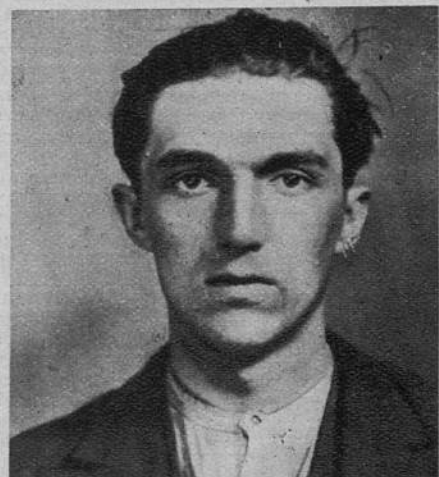
peine. Tous deux sont morts au bagne. On n'eût jamais cru que le pharmacien Fenayrou et son frère, bon fabricant de tabletterie incrustée, pussent être des assassins.

Mouvault, le paludéen.

On n'eût jamais cru que le gardien d'usine Mouvault ni son compagnon, le pitoyable Plisset, pussent être des assassins.

Recommandement. Même histoire. Mêmes raisons obscures, peut-être.

Qu'est-ce que Mouvault ? C'est un garçon qui n'a laissé à Herblay où il naquit et grandit que de bons souvenirs. Témoins



René Plisset, qui assista au meurtre de Brunet et qui aida Mouvault à jeter le cadavre dans la Seine, à Herblay. (W. W.)

unanimes. Patrons contents de lui. Mais...

Mais Mouvault est-il pleinement responsable ? Il faut poser la question, courageusement, face aux faits atroces, face à l'opinion. Cent braves gens d'Herblay la posent, cette question. Mouvault est rentré du Maroc, où il fit son service militaire, paludéen. La première année de son retour, il eut un accès de fièvre, assez anodin. L'an suivant, il en eut deux, dont le second avec délire. Ensuite, ses crises devenaient plus fréquentes et plus graves, et elles étaient accompagnées d'hallucinations. A ces moments, il ne parlait que de mort. Il voulait se tuer, ou tuer les autres... Mouvault n'était pas alcoolique. Il ne se prit à boire qu'au moment du départ de sa femme.

Le vrai motif du crime.

Il a donné à des amis proches, et notamment à un détective privé, des raisons très intimes de son crime. Ces raisons ne sont pas d'ordre professionnel, ni même dictées par l'amour paternel. Elles ne sauraient être exprimées qu'avec une prudence nécessaire et sous la condition d'être dubitatives. Mouvault obéissait-il à ses démentes suggestions lorsqu'il les énonçait ? Il prétendait redouter que sa future victime, le malheureux Brunet, n'ait été atteint d'une grave maladie contagieuse qui eût contaminé sa femme si celle-ci eût été la maîtresse du typographe. Et alors, lui, Mouvault, s'affolait à l'idée d'avoir été, en retour, croyait-il, menacé du même mal. Et puis par le même calcul de dates, il se persuadait que son dernier enfant, celui de quatre mois, n'était pas le sien, mais celui de son rival. C'est cela qu'il voulait savoir.

Cependant, il avait dépensé d'importantes sommes, qu'il avait versées à des agences de police privée pour retrouver sa femme. Il la recherchait, réellement, comme

eût fait un amant passionné. Dans son ménage, il ne fut cependant qu'un mari assez tiède. Il ne fut pas non plus le brutal qu'a présenté M^{me} Mouvault, pour son excuse. Sauf dans le cas de ses accès de paludisme, où il perdait tout contrôle de soi, il fut un époux pacifique mais indifférent.

Preuve que la justice ne manquera pas de retenir et qui rendrait son geste inexplicable. Il se manifesta nul ressentiment contre M. Alexandre, ami actuellement de sa femme. Il voulait retrouver celle-ci à tout prix pour savoir la vérité sur cette question sanitaire, qui l'épouvantait. C'est tout.

Et c'est ce qui explique sa pâleur subite, son émoi terrifié, quand Brunet lui confessa franchement, ligotté sur sa chaise de torture, ses rapports brefs avec M^{me} Mouvault. C'est aussi ce qui explique le crime. Il est possible aussi qu'il n'ait pas voulu tuer, mais arracher l'adresse de la femme à l'ancien amant, pour revoir sa femme, pour l'interroger sur ce cas, pour savoir, savoir, savoir...

Mouvault était hanté par cette idée du mal sournois et clandestin, dont il n'était pas sûr d'avoir subi les atteintes. Ce grand gars costaud n'avait pas eu le courage de demander à la médecine les précisions qu'il redoutait, contre quoi il voulait espérer quand même...

C'était d'ailleurs un anormal. Une crise nouvelle l'assaillit quelques jours après le crime, au cours de laquelle il déchargea au hasard son revolver. Il fit autre chose : il dessina sur la voiture qu'il remisait et qui servit au transport du corps une tête



Norbert Mouvault, assassin de Brunet, attend en compagnie de son avocat, M^r Maurice Garçon (à droite), d'être introduit chez le juge d'instruction M. Gloria. (H. M.)

de mort et deux tibias entre-croisés. Geste stupide et compromettant, qu'il oublia d'ailleurs aussitôt qu'accompli.

Mouvault n'est-il pas le type de ce que les psychiatres nomment un paranoïaque ?

Trompe la Mort, l'acrobate pitoyable.

Et Plisset ? Si invraisemblable que cela apparaisse, Plisset n'a sans doute pris aucune autre part au crime que celle de spectateur. C'était, dans l'affaire Fenayrou, exactement le cas de Lucien.

Plisset, dont les qualités d'acrobate ne sont pas éclatantes, est un morne grinçait. On le jugerait mal, si, à cause de ce fallacieux métier et d'une trop réelle condamnation antérieure pour recel, on le prenait pour un « affranchi ». A la vérité, cet acrobate forain tenta une timide exhibi-

tion « sur le tapis », boulevard de la Chapelle. Sa virtuosité se bornait à marcher sur les mains et à faire un renversement en arrière. Son succès fut piètre et la recette fut nulle. Trompe la Mort ne mérita pas son sobriquet par le péril de ses exploits, mais par sa piteuse mine. Il avait, en vain, tenté de monter une attraction sur motocyclette. Il ne possédait d'ailleurs pas la motocyclette...

Convoqué à la Préfecture de police, il y courut. Et, tout de suite, sans souffler, il raconta toute l'histoire. Il n'y eut pas de « chambre des aveux spontanés », mais une spontanéité sans apprêts. Dès la première



Le scaphandrier descend pour procéder à de nouvelles recherches qui devaient être couronnées de succès. (W. W.)

minute, il parla. A ce point qu'il en devint presque sympathique aux inspecteurs.

Ceux-ci le ménagèrent, le soignèrent, lui offrirent des cigarettes et lui payèrent même le café et le « petit rhum » aux guinguettes voisines des rivages d'Herblay, lors des recherches, tant la mine famélique et le nez rouge du bougre leur faisaient pitié.

Le scaphandrier devant le cadavre.

M. Le Gall, le solide et brave scaphandrier qui retrouva le corps, entre deux plongées, avait observé ce petit bonhomme à menottes et l'avait baptisé l'aztèque, avec quelque commisération.

C'est M. Le Gall, en effet, qui retrouva le cadavre. Ses méritoires efforts mériteraient d'être plus complètement contés. M. Le Gall, pour ces recherches, était volontaire et bénévole. Il n'a cherché, il faut le dire, aucune réclame. Mais, très légitimement, cet excellent scaphandrier, dont la résistance et l'habileté sont grandes, a voulu faire connaître ses qualités dans un seul but professionnel, ce qui est bien naturel. Il y a été aidé par son patron, M. Spelle.

Après deux jours de plongées dans la vase, où il s'enlisait, il a retrouvé, comme on sait, le cadavre du pauvre Brunet.

Mais il eût fallu l'entendre conter avec une grande simplicité cette scène d'horreur : la rencontre, au fond des eaux bourbeuses, de l'homme caparaçonné et du corps entortillé de treillage. A tâtons, de ses doigts gainés des gros gants du scaphandre, M. Le Gall reconnut la triste épave. Il voulut, tout de suite, passer tout autour un « filin », afin qu'on pût le remonter.

— Pas moyen ! expliquait-il, quelques instants après la fin de la funèbre opération,



Un peu avant de découvrir le cadavre, le scaphandrier remonte à la surface et son casque est enlevé. (W. W.)



Le cadavre de Brunet est ramené sur la berge sinistrement emmaillotté de treillage et lesté de briques. (R.)

quand il eut quitté sa lourde défroque et cependant qu'il se restaurait au café voisin. Je ne pouvais pas passer la corde sous le corps qui semblait collé à la vase.

« J'ai essayé de l'accrocher au treillage que je sentais sous mes doigts, malgré l'épaisseur des gants. Encore pas moyen ! Les mailles étaient trop fines et le treillage trop enroulé autour du cadavre. J'ai dû remonter... Ensuite, à la plongée suivante, j'ai dû me coucher sur le corps pour passer le filin au-dessous, l'entourer et l'arrimer solidement. Ça y était... J'étais content, vous pensez !... »

Et le brave garçon, sans orgueil de son acte courageux, mais content de sa réussite et de l'aide qu'il a apportée à la justice, finit tranquillement son verre, à petits coups...

On sait le reste, comme écrivent les reporters quand ils ont tout dit ou tout répété.

L'affaire Mouvault, autre affaire Fenayrou quant aux faits, plus profonde quant aux causes, n'est sans doute que le crime, peut-être involontaire, d'une sorte de dément inquiet...

CHARLES MARC.



Un défilé de 2 000 rhômeurs à New-York encadré par 300 policemen qui n'ont pas eu à intervenir. (W. W.)

Les Faits-Divers

Lundi 30 novembre. — Roger Gandille, postier, touchait de faux mandats : 110 000 francs ou 250 000. D'autres disent bien davantage. L'administration ne dit rien. Il est arrêté à Vienne (Autriche) avec son amie, postière aussi. Elle est remise en liberté.

— Maurice Baris avait tué son père à coups de fusil. Assises de Versailles : Acquitté.

— On recherche le typographe Brunet, disparu depuis cinquante jours. On arrête son ami Mouvault, soupçonné et mari jaloux.

Mardi 1^{er} décembre. — Dunikowski, ingénieur, a-t-il inventé une machine à trouver de l'or ? Il en a trouvé pour 300 000 francs auprès de commanditaires convaincus. Arrêté à Nice.

— Mouvault avait tué Brunet. Avez du complice Plisset.

— Caviglioli, bandit corse, se rend. Ce n'est pas le fameux Caviglioli qui a déjà été tué par un gendarme. C'en est un autre plus petit. Mais comme il porte le même nom, capture importante.

Mercredi 2 décembre. — Un scaphandrier recherche dans la Seine le cadavre de Brunet. Plisset avoue toujours...

— Gaston Bimbard avait tué son associé Schilltz. Assises de la Seine : Acquitté.

— Collision de deux rapides français et belge à Malines. L'administration avoue 2 morts et l'on trouve 32 blessés.

Jeu 3 décembre. — Le scaphandrier retrouve le cadavre de Brunet dans la Seine.

— L'ex-officier russe Flalko avait tué son ami Dorster. Assises de la Seine : Acquitté.



A Londres, des bagarres sérieuses ont éclaté entre la police et les chômeurs. Voici un manifestant emmené au poste. (A. P.)

— Le boulanger Nouchet, de Pelouailier, près d'Angers, a fait subir d'odieuses violences à sa fille. Sa propriétaire, M^{me} Godefroy, a disparu. Soupçons. On l'arrête.

— Raymond Fournier, comptable, avait détourné 200 000 francs en deux ans. Il a vingt ans. Arrêté.

Vendredi 4 décembre. — Mouvault avoue qu'il a tué Brunet.

— Le détenu André Cellin, à la Santé, déclare connaître le secret de Koutiépoiff. On vérifiera.

— Pas d'assassinat devant la Cour d'assises. Pas d'acquittement.

Samedi 5 décembre. — Erna Samori, dix-huit ans, jolie coiffeuse de Vaux-en-Velin (Lyon) grièvement blessée à coups de bouteille. Amis mystérieux et jaloux.

— Le père Regnault meurt misérablement à l'hôpital de Chalons-sur-Marne. Six cent mille francs dans ses poches.

— Félix Alphonse, d'Hay-les-Roses, sur la voie ferrée Paris-Chantilly. Agonisant. Mort à l'hôpital de Gonesse. Accident ? crime ? Enquête.

Dimanche 6 décembre. — A Levallois, Georges Martin blesse sa maîtresse, tue à coups de baïonnettes l'amant de celle-ci, Percil Dies, se barricade. Brigade des gaz. Le meurtrier se suicide.

— A Lyon, une rentière de quatre-vingt-trois ans, M^{me} Pelossier, est assassinée à coups de matraque et dévalisée.

— Un Polonais, Penne, à Coulommiers, dévalise un compatriote, blesse un voisin, se suicide.

— Un autre Polonais, à Melun, tire sur son propriétaire, le tue et blesse sa propre fille grièvement. En fuite.

— Près d'Avranches, une fermière normande, une veuve, est tuée à coups de barre de fer. Vol.

Lundi. — Un antiquaire russe, M Korlechhoff, à Paris, est escroqué de 50 000 fr. par un compatriote.

— Le chauffeur Désiré Jarry, un homme rangé et sérieux, disparaît avec sa voiture. Crime ? fugue ? Enquête.

— A Boulogne, René Lefèvre est blessé d'un coup de couteau par une maîtresse irascible.



A Chicago, des docteurs ont constitué la clinique du crime. Ils interrogent, en prison, les détenus et poursuivent des études sur la mentalité des hors-la-loi. Ils ont établi que, dans la plupart des cas, la peine n'est pas proportionnée au crime, qu'elle est excessive ou trop faible. (I. N.)

On accuse, on plaide, on juge...

Le crime du maréchal des logis.

Marchal avait vingt-sept ans et était maréchal des logis au 11^e régiment de chasseurs à Vesoul, quand il fit la connaissance d'Alice Falconnet, par l'intermédiaire d'une amie commune, Jeanne Collot.

Tous deux ne demandent évidemment à la liaison qui s'ébauche qu'une distraction passagère. Alice a un ami « sérieux » en Suisse, Marchal a une enfant à Lunéville et il ne songe pas à quitter la mère ; le couple nouveau s'est embarqué avec un billet d'aller et retour pour cette banale ville de Cythère si envahie... si vite délaissée.

— Je te plais... tu me plais... quand nous ne nous plairons plus, nous nous quitterons ! dit la jeune femme que l'homme approuve pourtant avec quelque réticence : peut-être est-il plus épris qu'il ne le veut paraître.

Elle habite Gray et chaque semaine vient rejoindre le maréchal des logis, qui ne tarde pas à devenir nerveux, irritable, jaloux :

— Je veux que tu abandonnes « ton Suisse » ! lui déclare-t-il un soir.

Alice sourit sans répondre :

— Tu entends, insiste-t-il, je l'exige !

— Voyons, fait-elle conciliante, je ne m'oppose pas, moi, à ce que tu régularises ta situation à Lunéville et que tu reconnaisses ton enfant... Nous étions partis pour une « passage », pas plus, n'exagérons rien !

Mais Marchal est amoureux et il connaît bientôt l'attente, l'inquiétude, toutes les souffrances dont la jalousie se nourrit... les scènes succèdent aux scènes :

— Quittons-nous, cela vaudra mieux ! déclare Alice.

C'est décidé, ils vont rompre... Querelle de courte durée, ils se remettent, leur liaison comprend ce côté fugitif instable qui peut-être augmente l'amour... mais peut-être pas celui de la femme, seulement celui de l'homme qui devient tyrannique, exigeant, impossible :

— Je t'assure, quittons-nous, c'est préférable, répète Alice Falconnet.

Il a un sursaut d'énergie :

— Bien, dit-il, nous allons nous séparer, mais je t'en prie, accorde-moi cette dernière soirée, tu retourneras à Gray demain matin.

Elle consent...

Le lendemain matin, étonné de ne pas voir Marchal, le maréchal des logis-chef se mit à la recherche du jeune soldat ; ne le trouvant pas, il pénétra dans sa chambre à l'hôtel et le vit allongé sur son lit, les yeux hagards, la chemise tachée de sang.

Près de Marchal, le cadavre d'Alice Falconnet...

Que s'était-il passé ? Alice Falconnet s'étant endormie, Marchal la contempla un moment en se répétant sans cesse :

— C'est fini, c'est fini ! je ne la verrai plus ! Il réfléchit, s'attendrit, se reprend et, sans doute, n'a plus qu'une idée : la vengeance.

Il se lève doucement, saisit son revolver et, à bout portant, tire sur la malheureuse sans défense, qui paisiblement dort... le sang gicle sur l'homme, il s'habille et saute par la fenêtre située à un mètre cinquante du sol... il erre une partie de la nuit.

Va-t-il se tuer ? non... va-t-il se constituer prisonnier ? non encore : il rentre au petit jour dans sa chambre par le chemin même qu'il a emprunté pour sortir... il se déshabille et se recouche près de son amie dont le sang goutte à goutte imbibé le lit, les draps, les couvertures et la chemise du meurtrier, qui reste là, le regard fixe, sans un geste...

— Je l'aimais trop, je l'ai tuée ! telle sera la défense du maréchal des logis Marchal, lorsqu'il comparaitra prochainement devant la cour d'assises de la Haute-Saône, où il sera assisté de M^e Marx, du barreau de Belfort. La famille d'Alice Falconnet se portera partie civile par l'organe du M^e Théodore-Valensi assisté de M^e Rosa.

Le danger du revolver même chargé à blanc.

Julien Lerot avait une maîtresse, cela arrive à des gens très bien ; mais cette maîtresse se cramponnait tellement qu'un beau matin, au cours d'une violente discussion, elle lui déchira le visage et son pardessus avec ses ongles acérés.

L'homme ainsi maltraité s'en fut conter ses malheurs au commissaire de police, lequel déclara tout net qu'il ne pouvait intervenir tant qu'il n'y aurait pas scandale public.

Lerot, d'un pas diligent, alla donc chez un armurier acheter un revolver chargé de cinq cartouches... à blanc.

Le lendemain, rencontre du couple : reproches, récriminations, menaces ; l'amant lassé de ces scènes perpétuelles brandit son arme, mais un agent avait vu le geste : il cueillit le revolver et celui qui le maniait.

Procès-verbal fut dressé et Lerot se vit traduire devant la 10^e chambre correctionnelle pour port d'arme prohibé.

Il eut beau faire valoir que le commissaire lui avait dit que, seul, un scandale permettrait à la justice d'intervenir dans les luttes intestines du couple illégitime, il fut condamné à huit jours de prison avec sursis et seize francs d'amende.

— Mais, répétait le pauvre Lerot condamné et déconfit, mais le revolver était chargé à blanc !

Après tout, cet homme avait raison : ne méritait-il pas plutôt des félicitations : tant d'amants mettent dans leur revolver des cartouches à balles !

Pierrot ressemblait arlequin.

Quatre costumes imprévus ornent le bureau du juge de paix : un arlequin qui semble échappé de la scène italienne avec ses triangles de soie multicolore, un mexicain évocateur de lointain pays métallifère, un pierrot blanc immaculé, une folie aux grelots épars...

— Ces costumes sont charmants, mademoiselle, dit le juge de paix, pourquoi refusez-vous de les payer ?

M^{lle} Gisèle, artiste cinématographique qui a commandé les travestissements à un costumier et ne les a pas payés, se lève, indignée, le visage pâle d'un Pierrot que Colombine a trahi :

— Monsieur le Juge de paix, ces costumes m'ont fait manquer mon engagement, car ils se ressemblent tous, je devais, dans un film, avoir quatre rôles avec ces quatre costumes, or, comme ils sont presque semblables, je n'ai pas eu les rôles. Voyez cet arlequin à des grelots tout comme la folie.

Et, furieuse, la jeune femme fait sonner les grelots qui rendent un son argentin, le juge de paix, estimant qu'il manquait de compétence pour arbitrer ce litige vestimentaire, a chargé un expert d'examiner si arlequin et Pierrot peuvent se ressembler.

Rôle des assises de la Seine.

Le jeudi 17 décembre comparaitra devant le jury Rachel Mery qui, il y a quelque deux ans, tua de plusieurs coups de revolver son amant, le cinéaste Fernand Heurteur, lequel voulait l'abandonner après lui avoir promis le mariage.

La jeune meurtrière, elle a vingt-deux ans, se trouve depuis de longs mois à l'hôpital, car elle souffre de tuberculose osseuse, elle sera défendue par M^{rs} Campichi et Chauvin assistés de M^{rs} Solange Mauclair et Lelandais. SYLVIA RISSER.



Ce garçon de Danville (Illinois), Thomas Michael, âgé de treize ans, a tué un docteur. (W. W.)



Nous voici en pleine campagne. On procède au lancer des pigeons pourvus d'un message fixé sous l'aile ou à la patte. Ils s'envolent par groupes de quatre, caisse par caisse. (S. G. P.)

L'Allemagne, qui est en proie à des troubles politiques graves, dresse contre les partis extrémistes, dont les menées belliqueuses la tourmentent, une véritable armée de policiers, pourvus de moyens d'attaque et de défense les plus modernes.

Ces jours-ci déjà, des émeutes ont éclaté un peu partout; et certaines perquisitions, tant à Berlin que dans les centres ouvriers, ont mis à jour des dépôts d'armes importants, dont rien ne laissait soupçonner la présence.

La police, justement inquiète de ces découvertes significatives, multiplie ses efforts et élargit son recrutement presque chaque jour.

En même temps, de l'autre côté du Rhin, on se préoccupe d'user des armes modernes dans les luttes de la rue. Notamment l'emploi des gaz lacrymogènes et la manière d'en préserver les représentants de l'ordre, l'utilisation des chiens et des pigeons sont l'objet chaque jour de nouvelles études, de nouveaux perfectionnements, dont nos clichés font foi.

Dans une de nos photographies, les schupos colombophiles quittent le centre d'élevage. Une motocyclette biplace, qui traîne derrière elle, en remorque, les cages de volatiles, s'en va à belle allure vers le terrain de manœuvres. Remarquez, en passant, le blindage particulier, au profil aérodynamique, de l'engin! Voici les apprentis-policiers au costume de soldats, parvenus, avec leurs dix-huit pigeons, au terme de leur route. Ils arrêtent leur moto en bordure de la route, réclament les messages chiffrés et les insèrent dans l'étui spécial, sous l'aile ou à la patte de l'animal. Il ne reste plus qu'à donner la volée aux lévriers de l'air, qui dare-dare rejoignent

leur logis. Chaque cage contient quatre pigeons. On estime que deux d'entre eux, en cas de guerre civile, pourraient traverser les barrières, échapper aux serres des oiseaux de proie ou aux vagues de gaz suffocants, et remplir leur mission.

Voici une utilisation du berger allemand tout à fait imprévue, et combien ingénieuse! On suppose que les patrouilles de police n'ont pu parvenir, sous le feu des révolutionnaires, jusqu'à tel ou tel poste encerclé. Là où n'a pu passer un coureur, quel que « berger poméranien », ardent, rapide, sachant se défilier et user des moindres recoins et vallonnements, n'a-t-il pas des chances d'échapper aux balles?

Le chien traîne à ses côtés, deux pigeons voyageurs. Ou il porte, au chef de la fraction isolée, ce moyen pratique de communication, ou il est chargé de lâcher les

volatiles à tel ou tel endroit!

Le molosse est dressé spécialement. Prenant dans sa gueule une lanterne de cuir qui pend à son collier, il tire

A droite: Les apprentis-schupos sont bottés, casqués, masqués, tels de vrais soldats en feldgrau. Les chiens eux aussi peuvent affronter les gaz... Les extrémistes feront bien de se tenir tranquilles. (S. G. P.)

Pigeons et chiens policiers en Allemagne



Et voici maintenant un chien policier chargé de deux pigeons. Il les lâchera exactement là où son maître le lui aura verbalement commandé, fût-ce hors de vue ou de portée. Les volatiles rentreront droit au colombier. (S. G. P.)

dessus; et voici que les paniers s'ouvrent. Les volatiles prennent leur vol. Et la nouvelle arrive, à l'heure prévue!

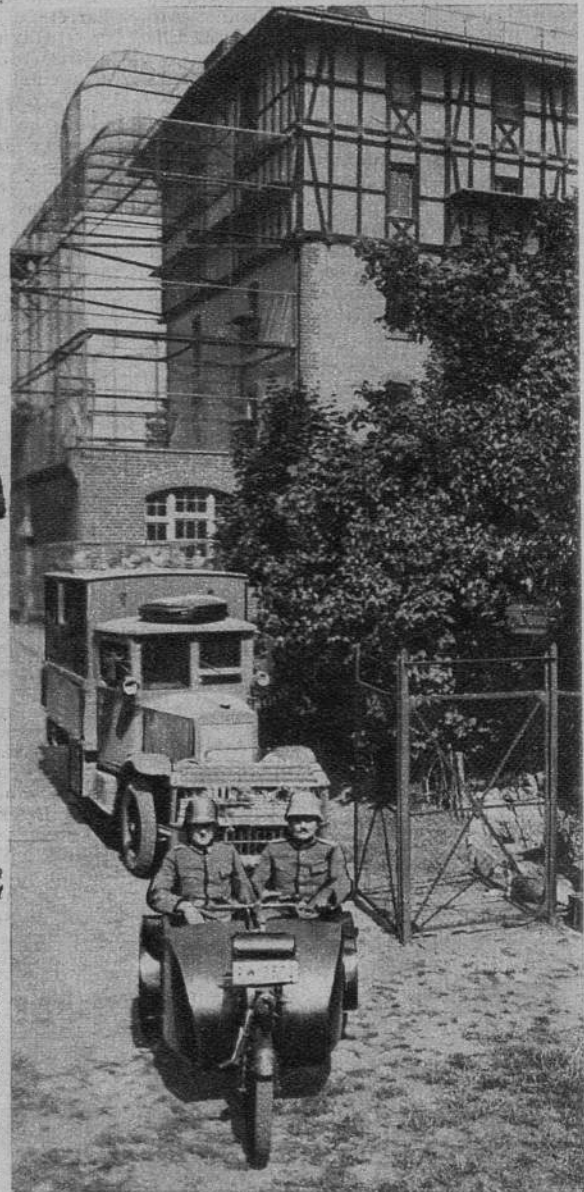
On voit avec quel soin tout cela est conduit, préparé, voulu! Avec quelle minutie audacieuse, plusieurs hypothèses logiques ont été envisagées! Et ce n'est pas tout! Il faut encore admettre le cas où les vaillants auxiliaires canins pourront avoir à traverser des nappes de gaz. On a donné aux chiens, comme aux hommes, des masques spéciaux. Ils y sont habitués, ils savent, à travers les hublots de mica, retrouver leur route, voire flairer une piste en dépit de ce « groin » inesthétique et gênant. En outre, leur souffle, leur « forme », sont tels, que, contrairement à ce qui se passe pour les hommes, ils n'en semblent pas ralentir leur course.

Au point de vue démonstratif et pra-

tique, on ne pourrait rien souhaiter de plus avancé et de plus moderne. Nous voici loin des chiens policiers d'après guerre, cependant si admirés au cours des épreuves internationales, et dont les exercices nous semblaient passer les limites de l'ordinaire instinct animal.

Mais — il faut à la fois le souligner, le répéter — souhaitons que cet étonnant dressage ne trouve pas une raison de s'exercer dans un ordre plus militaire que policier.

N'est-elle pas un peu significative, cette photographie d'hommes bottés, casqués, masqués, fusil au poing,



Berlin. Les pigeons voyageurs pris en remorque par une motocyclette partent du centre d'élevage pour le terrain d'exercices. Remarquez le magnifique immeuble où sont logés les colombiers de la police. (S. G. P.)

étudiant l'horizon, et de leurs auxiliaires à quatre pattes?

L'aventure d'un Anglais qui aimait trop le plaisir

On s'amusa bien, l'autre soir, dans un cabaret russe de Montmartre, où un généreux Anglais, Gerald Creighton, pour fêter dignement son anniversaire, avait invité à sa table les danseurs, les danseuses, les chanteurs. Ce fut moins drôle quand on

présenta au gai Britannique sa petite addition, qui se montait à 4 480 francs, car il n'avait aucun argent pour la régler. Gerald Creighton fut conduit devant le commissaire de police, qui, ne fréquentant pas les établissements montmartrois, parut interloqué par les chiffres:

« 2 850 francs de champagne; 1 300 francs de fruits, cigarettes et... lavabo! 225 francs de viande froide! — C'était un demi-poulet, précisa

Creighton, en parlant de la « viande froide ».

Peu importe: le délit était caractérisé: grivèlerie compliquée de vagabondage, puisque Gerald était sans argent et sans domicile.

Le patron de l'établissement vint exposer sa mésaventure. Deux danseuses, Sonia la Blonde et Kania la Brune, témoignèrent ensuite, qui déclarèrent que le généreux Gerald leur avait emprunté 90 francs

et qu'elles craignaient fort de n'être jamais remboursées!

— Peut-être, soupira l'Anglais. Mais j'avais offert à ces demoiselles une coupe de champagne et elles m'en ont fait prendre dix bouteilles!

Gerald Creighton est très fâché de ce contretemps, car il était venu à Paris pour présenter une pièce à un directeur de théâtre. Quand il sortira de prison, la saison sera déjà bien avancée.

Savoir, c'est prévoir...

Ne craignez pas d'apprendre la Vérité.

Demandez votre Horoscope gratuit.

Le célèbre professeur DJEMARO offre, durant son séjour en France, de venir en aide aux opprimés, aux découragés. Il affirme que le secret du bonheur dépend de la confiance en soi, de la maîtrise, de la volonté, de la RÉVÉLATION DE L'AVENIR. Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux secours de l'Astrologie. Le professeur DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future; vous connaîtrez vos amis, vos ennemis, votre destinée. Il deviendra votre guide et vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions:



affaires, héritages, spéculations, mariage, divorce. Et, grâce à lui, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis.

Pour recevoir, sous pli cacheté et discret, l'étude gratuite de votre avenir, écrivez très lisiblement votre date de naissance très exacte, vos nom, prénoms, adresse, et, si vous le voulez, joignez 2 francs en timbres-poste pour frais d'écriture.

Professeur DJEMARO, service S. B., 17, rue de l'Industrie, Colombes (Seine).

SANS RIEN VERSER D'AVANCE



Vous pouvez avoir pour 40 F. PAR MOIS

CHRONOMETRE "CO-RE" DOUBLE BOITIER

Une montre précise, élégante, solide. Echappement ancre 15 rubis. Décor moderne. PLAQUE OR INALTERABLE. Livrée avec sa chaîne en platine ou au prix de 480.

Catalogue Général N° 72 gratis sur demande. COMPTOIR RÉAUMUR 78, Réaumur Paris

LIBRAIRIE ARTISTIQUE

66, Boul. Magenta, PARIS (X^e)
Romans très intéressants pour la jeunesse:
Les Contrebandiers..... 1 vol.
Les Coureurs du Chaparral..... 1 vol.
À travers le Pacifique..... 1 vol.
L'Île Merveilleuse..... 1 vol.

Chaque volume complet, sous couverture en couleurs et orné de nombreuses illustrations en noir et en couleurs:

Prix, le volume, franco: 14 francs

LE FOU-YU

CE TALISMAN DE JADE "LA PIERRE DU BONHEUR" Pour Vous
Pendentif Pince
50 fr Argent 65 fr
125 fr Or 150 fr
Ch. OUDIN Joaillier
17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS

IMPORTATION DIRECTE NOTICE FRANCO SUR DEMANDE

CONCOURS MARS-AVRIL 1932

Secrétaire près les Commissariats de POLICE à PARIS

Pas de diplôme exigé. Age: 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire: Ecole Spéciale d'Administration, 4, rue Férou, Paris-6^e.

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante M^{me} MARYS, 45, r. Laborde, Paris 8^e. Env. prén. date de nais. 15 fr. mandat (de 3 à 7).

CHEZ VOUS 1200 fr. p. mois sans quitt. emploi. Partout facile. Écr. Établs FUSEAU, 75, MARSEILLE.

AVENIR M^{me} Ir. Bénard, 46, r. Turbigo, Paris. Voit tout, assure réussite en tout. Fixe date évén. 1932 mois par mois. Facile mariage d'apr. prénoms. Voir ou écrire. Envoi date de naissance et 20 fr. 50.

VOTRE FORTUNE dans les lignes de votre main! M^{me} Jeanne-Marius DECRESPE, célèbre chiro-mancienne, t. l. j. (sauf dimanche) de 3 à 7 h. 68, r. de Rivoli, 3^e ét. cour gauche. 6 quest. pr. corresp. 15 fr.

CONCOURS

Voulez-vous obtenir gratuitement ce superbe Cadeau? Pour faire apprécier l'excellence de notre fabrication, nous distribuons gratis, sous forme de Concours, 5000 écrivains renfermant chacun 1 superbe MONTRE-BRACELET Dame, plaqué Or, 18 carats, ainsi que 1 joli CHRONOMETRE pour Homme, mouvement cylindres 3/4 platine. Ces merveilleux Cadeaux seront distribués franco, sans frais, parmi les bonnes réponses. Il suffit d'indiquer un proverbe en remplaçant les traits par des lettres. Qui v- d-ue-m-nt v- l-gt-pps

Notre Concours est entièrement gratuit. Répondez en joignant une enveloppe portant votre adresse à la GRANDE MANUFACTURE, Rayon 24, Rue Maiebrancha, PARIS

Vente directe du fabricant aux particuliers et franco de douane.
100 000 clients par an
20 000 remerciements
Acc.-piano. 965 fr.
Acc.-chrom. 850 fr.
Demandez catalogue français gratuit
Afranchir Fr. 1.50
Fabr. d'accordéons, d'instruments de musique et de phonos
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) N° 606



LA GAÏETÉ C'EST LA SANTÉ ET LA SANTÉ C'EST LA GAÏETÉ
POUR RIRE ET FAIRE RIRE, A LA NOCE, PARTOUT
Le RECORD DU RIRE
Demandez le SUPERBE ALBUM ILLUSTRÉ 200 pages. 1200 gravures comiques. UNIQUE AU MONDE: Farces et Attrapes nouvelles. Surprises sensationnelles. Clansons et Monologues. CURIOSITÉS COMIQUES PAR MILLIERS. Appareils de prestidigitation bon marché. Objets truqués hilarants. Danses. Hypnotisme. Magic. Pour réussir, etc... Envoi contre 2 francs (timb. 1 anc. ou mand.). Étab^l Paul GOBIN, 9 boul. St-Martin PARIS (3^e)

IL FAUT MAIGRIR

sans avaler de drogues, pour être mince et à la mode ou pour mieux vous porter. Résultat visible à partir du 5^e jour. Ecrivez en clant ce journal, à Mme COURANT, 98, boulevard Auguste-Blanqui, Paris, qui a fait vœu d'envoyer gratuitement recette simple et efficace, facile à suivre en secret. Un vrai miracle!

VENTE RÉCLAME
MONTRE et chaîne, ou bracelet de précision, pour homme et dame, remontoir marchant 36 heures. Même prix: Bracelet homme ou dame, lumineux au choix. Garanti 6 ans sur bulletin spécial. Env. cont. remb.
Fabrique P. M. ERVICT, Rue Amalot, Paris 9^e

5.000 PHONOS GRATIS
à distribuer aux lecteurs ayant trouvé la solution et se conformant à nos conditions. Reconstituez les noms de 4 couleurs, et en prenant une lettre de chaque couleur, vous en trouverez une qui est en même temps une fleur. Laquelle? Adressez directement votre réponse à Phonos ANGELUS, 22, rue des Quatre-Frères-Peignot, Paris (15^e). Joindre une enveloppe timbrée à 0.50 portant votre adresse

AVENIR Révélé par la célèbre voyante diplômée M^{me} Thérèse GIRARD, 78, Av. des Ternes, Paris (17^e). Cour 3^e ét. De 1 à 7 h.

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quelqu'un à VOTRE VOLONTE. Demandez à M^{me} GILLE, 169, r. de Tolbiac, PARIS. sa broch. grat. N° 4.

AVENIR par célèbre astrologue Jane Phong. Amour, santé, aff^{es}. Env. 10f. Écr. S.P. 25, Galerie des Marchands, Paris-8^e. Prén. date, nais.

TATOUAGE disparition certaine, rapide, définitive. Ciné photos, méthode pour opérer soi-même. Prof. DIOU, 11, rue Championnet, Lille.

GAGNEZ 1 000 fr. par mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Partout. Ecrire: Manufacture PAX G., à Marseille.

M^{me} LUCETTE Consult. par MEDIUM. Cartom. SCIENCES OCCULTES, MAGIE 35, r. St-Marc, 2^e. T. les j. de 10 à 6 h. et par correspondance.

ON DEM. pers. sans connais. spéc. pr tenir emp. de bur. chez soi. Gains inter. Si sér. écr. Ami du Foyer. B. P. 40 à 8-Denis. J. timb.

fr. UNE MONTRE soignée avec cadran lumineux, verre et mouvement incassables et sa jolie chaîne, gar. 6 ans: 9 fr. mont chron. antimagn. 12 fr. Bracelet homme supérieur 10 fr. Envoi contre remboursement. - Echange admis

Mag^l d'Horlogerie KAP LUS, 28, r. Rivoli, Paris

M^{me} CHRISTIANIA Célébr. cart. Voyante. Ne question. pas. Reçoit tous les jours et dim. de 10 à 21 h., 85, avenue du Maine, 3^e étage, Paris (14^e). Traite par correspondance, 20 francs. Date de naissance.

7 fr. le CENT. Copies d'ad. et gains suivis à Correspondants 2 sexes pend. loisirs. ÉTAB. SERTIS, 67, LYON.

SAGE-FEMME 61, rue Damrémont (18^e). Pension. Consultat. toute heure. Discrétion.

ÉCRITURES CHEZ SOI. Ecrire à: RIGUET. B.P. 15 Le Bourget.

L'ENNUI C'EST LA MORT! POUR RIRE et FAIRE RIRE

Demandez les catalogues Farces Attrapes, Surprises, pour Soirées et dîners, Chansons, Monologues, Prestidigitation, Physique, Magie, Librerie. - Envoi contre 2 fr. Se recommander du journal, N. BILLY, 8, rue des Carmes, Paris. Maison fondée en 1808.

SOIGNEZ-VOUS CHEZ VOUS SANS PERTE DE TEMPS, SANS PIQUES SANS INTERRUPTION DANS VOTRE TRAVAIL MALADIES INTIMES DE DEUX SEXES SYPHILIS, BLENNORRHOÏE, URETHRITES, PROSTATE, CYSTITES, PERTES, METRITES, IMPUISSANCE Traitement facile à appliquer soi-même à l'insu de tous. Efficace et sûr.

SÉRUMS-VACCINS NOUVEAUX Venir ou écrire: Doct. 71, rue de Provence, Paris (9^e) Angle Chaussée d'Antin

Une Russe de Belleville LE COUP DU BRACELET

On s'étonne souvent de l'ingéniosité de certains bandits du sexe fort et jamais — en France particulièrement — il n'est question des exploits très « après-guerre » des friponnages en jupons.

Eh bien, pour n'avoir pas, comme en Amérique, des femmes chefs de bandes, nous ne manquons pourtant point chez nous de voleuses douées d'une belle adresse et d'une fertile imagination.

L'histoire authentique que nous allons conter en est une preuve. Elle nous fut narrée par un inspecteur principal de la brigade mobile de la région lyonnaise.

Cette affaire s'est passée à Lyon en août dernier. Si elle n'a pas eu un grand retentissement, c'est qu'elle venait en même temps que celle plus importante — par le bruit et le nombre des victimes — de cette tenancière de garnis qui, pour toucher une prime d'assurance, voire simplement par esprit de vengeance, fit sauter ses immeubles avec les gens qui étaient dedans.

Notre héroïne n'a pas eu la vedette, et pourtant ce qu'elle fit demandait plus d'intelligence que le crime de ladite tenancière. Mais ne vivons-nous pas d'injustices!

Cette personne, assez connue dans les milieux montmartrois où l'on dit s'amuser et plus encore dans le monde fort pittoresque des « filles de noce » bruxelloises, avait imaginé une façon nouvelle de soulager de leurs portefeuilles bien garnis ses admirateurs sans procurer à ces messieurs plus de satisfactions physiques qu'au préalable.

Où, elle décupla ses gains sans donner plus de sa personne que par le passé.

Une pièce nouvelle.

Mais trop connue à Bruxelles et à Paris, ce fut à Lyon qu'elle joua la pièce nouvelle, enfantée en une nuit de rêveries.

On la vit, en robe à la mode, mais trop sombre pour le milieu, traîner dans les boîtes de nuit de la ville des soieries.

Comme elle était d'un physique fort agréable: une grande blonde aux yeux pâles, elle trouvait rapidement à qui parler, ce qui, dans le monde de la haute noce, signifie: avec qui boire la coupe de champagne qui précède des liaisons dorées et fugitives.

Elle acceptait toujours la consommation offerte, voire la conversation plus ou moins banale, mais sans se départir de sa tristesse dont elle se refusait à donner la raison.

C'est ensuite, l'auto de luxe ou le taxi, la chambre d'hôtel et... le reste.

C'était encore la conversation qui reprend généralement après l'étreinte et qui roule toujours, à ce moment, sur l'existence des deux associés d'amour.

Une existence de martyre.

Notre héroïne aux yeux pâles devenait alors plus bavarde, tout en demeurant aussi sombre.

Elle disait qui elle était: la fille d'un officier supérieur russe. Elle avait fui devant le bolchevisme, son père était mort de privations, sa mère de douleur. Elle était seule au monde.

Oh! elle avait donné des leçons de piano, mais avec les machines parlantes, chaque jour plus perfectionnées, rares étaient les fous qui voulaient faire apprendre la musique à leur progéniture.

Alors, il fallut bien manger et ce fut la première aventure de honte. Après la première vint la deuxième, et après la deuxième...

Mais la malheureuse en avait assez de ce métier ignoble. Et dans un sanglot, un déluge de vraies larmes qu'elle provoquait avec une facilité inouïe, elle annonçait qu'elle vendrait son dernier bijou de famille, le bracelet qu'elle avait au poignet et qu'ensuite, l'argent de cette vente volatilisée, elle entrerait en religion... car la pauvre fille

n'avait pas, gémissait-elle, le courage de se supprimer.

Le client tentait vainement de consoler la jolie fille. Très ému, il lui promettait même parfois de l'entretenir. C'était en vain. Elle n'accepterait la vie commune qu'avec l'homme qu'elle aimerait, et elle n'aimait pas d'amour le client si généreux.

Non, elle ferait comme elle venait de le dire. Elle ne solliciterait qu'un service du client, ce serait d'aller le lendemain demander à un bijoutier quel prix on pourrait obtenir du bracelet... un cadeau de l'Impératrice!

Elle expliquait en roulant les R: — Vous comprenez, de voir ce bijou en ma possession, sachant quel métier je fais, un bijoutier pourrait me signaler à la police. Autant éviter des ennuis.

Un petit service qui ne se refuse pas.

Le lendemain, le client présentait le bijou chez les grands bijoutiers lyonnais qui s'émerveillaient. C'était vraiment un bracelet de prix. Il valait bien dans les vingt mille. L'expertise terminée, le client revenait au logis de la belle qu'il retrouvait secouée par une nouvelle crise de larmes. Céder un tel bijou à un marchand... Ah! non, ce serait insulter la mémoire de sa mère qui y tenait tant. Elle avait réfléchi. Elle ne le vendrait pas.

Et quand le client, revenu chez les experts, allait lui dire le prix auquel l'estimaient les gens du métier, elle s'écriait, coupant la parole à son amant d'une nuit: — Écoutez, si vous pouvez m'en donner trois mille francs, je vous le laisse. Je ne veux même pas savoir ce qu'en offre le bijoutier que vous avez vu. Je ne veux pas vendre à un marchand, mais seulement à un homme du monde... un homme de mon monde.

Les hommes du monde qui fréquentent les boîtes de nuit, aussi bien à Lyon qu'à

Paris, ne sont pas toujours d'une délicatesse excessive.

Un homme généreux.

D'abord ils hésitaient. Pendant ce temps, ayant l'air de croire que la proposition n'intéressait pas le client, notre héroïne remettait le précieux bijou dans son sac à main.

Mais soudain le « monsieur du monde » se montrait plein de pitié. Il acceptait d'échanger contre le bracelet trois billets de mille pour rendre service à la pauvre Russe.

Et il ajoutait généralement: — Vous savez, le bijoutier l'estimait à peine à deux mille.

Alors le bracelet ressortait du sac à main.

Un homme qui tombe de haut.

Et quelques jours après, quand le client, pour avoir la certitude de la bonne affaire, faisait faire une nouvelle expertise, il apprenait, stupéfait, que le bracelet présenté eut été bien payé à cent cinquante francs.

Mon Dieu, oui, vous avez compris. Le bracelet de l'impératrice était resté d'un côté du sac, et de l'autre la Russe aux yeux pâles avait sorti une simple imitation sans valeur.

Eh bien, la malicieuse fille se fit prendre tout récemment à ce petit jeu ni franc ni loyal, « qui craint la russe et le municipal », comme disent nos joyeux camelots.

Elle se fit pincer par un client qui connaissait le russe et se mit à interroger son amie d'une nuit dans la langue de Tolstoï.

Or, le client avait eu en outre un ami auquel le coup du faux bracelet venait d'être fait.

C'était trop de coïncidences et la Russe de Belleville prit le chemin du Dépôt. Sans doute, à sa sortie de prison, changera-t-elle de nationalité, et peut-être tout simplement de piège à nigauds.

JEAN KOLB.

POLICE MAGAZINE

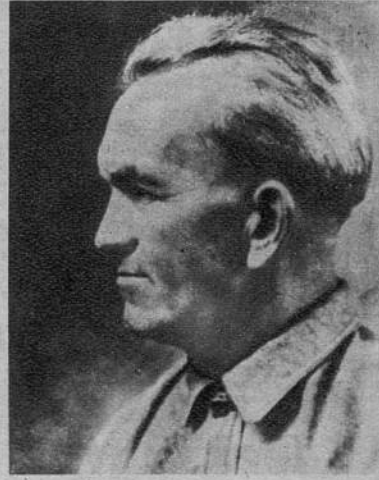
Bloc-Notes de la Semaine (Suite.)



Raymond Fournier, le jeune comptable parisien qui avait détourné deux cent mille francs, vient d'être arrêté.



Deux émetteurs de faux bons de la Défense nationale ont été jugés. Complices du fameux baryton marseillais Markin, ils ont été condamnés, Tenailton (à gauche) et Court (à droite) à huit ans de réclusion. Ils étaient assistés : Tenailton, de M^{rs} Fernand Laurent et Paul Henriquet ; Court, de M^{rs} Jean-Charles Legrand et Charles Giron. (R.)



James Walker, maire de New-York, s'entremet pour faire libérer Moorey, leader travailliste, en prison depuis 1916. (K.)



A Philadelphie, des inconnus ont lancé une bombe devant le domicile du marquis Ferrante, consul général d'Italie, en représailles, sans doute, de l'accueil fait à Dino Grandi, le ministre des Affaires étrangères, lors de sa venue en Amérique. (A. P.)



Le Russe Jean Fialko avait tué son compatriote Dorster, à qui il reprochait de lui avoir enlevé sa femme. Puis il a voulu se suicider : il est resté aveugle. La cour l'a acquitté. Fialko est un héros de guerre aux aventures presque incroyables. (R.)



Victimes du devoir. Ces policemen motocyclistes anglais, poursuivant un voleur d'autos, se sont jetés sur un camion et tués net. (I. P. S.)



Dans ce passage très fréquenté, à la gare de Charing Cross, à Londres, on a trouvé un homme et une femme tués à coups de rasoir. Mystère total. (I. P. S.)



Voici un appareil anglais des plus précieux. Grâce à lui, tout faux en écritures, toute gemme truquée, peuvent être immédiatement décelés. (I. P. S.)

Lisez dans ce numéro : **LA PÈGRE MARSEILLAISE**, par René MÉTÉNIER.
LES ÉCUMEURS DE CHAMPS DE COURSES, par Jean KOLB.